

BULLETIN
DE L'ASSOCIATION AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DU LYCÉE NATIONALISÉ HENRI IV
D E B E R G E R A C

Fondée le 29 novembre 1909

Reconnue d'utilité publique par décret du 26 juin 1941



N° XXXV

54^e ANNÉE

1 9 6 3

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE NATIONALISÉ HENRI IV DE BERGERAC

SECRETARIAT GÉNÉRAL

ROBERT COQ

103, RUE VALETTE, 103

BERGERAC

(DORDOGNE)

Bergerac, le novembre 1963

Mon cher camarade,

La fête annuelle de l'Association est fixée au dimanche 24 novembre.

Elle sera présidée par notre camarade Pierre Chaussade, docteur en droit, ancien maître des Requêtes au Conseil d'Etat, préfet I.G.A.M.E. de la Seine-Maritime, commandeur du Mérite civil et de la Légion d'honneur.

Le matin, à 10 h 30, l'Assemblée générale statutaire se tiendra dans une salle de classe, au collège, devenu lycée, rue Lakanal, n° 2.

On trouvera au verso le détail de l'ordre du jour avec un pouvoir permettant à ceux qui ne pourront pas se déplacer d'exprimer leur vote. Ils voudront bien remplir, signer et envoyer d'urgence cette formule afin d'être régulièrement représentés.

La réunion se terminera par la cérémonie traditionnelle devant le monument érigé à la mémoire de Georges Augiéras et à la gloire de nos camarades morts pour la France.

A 13 heures, le banquet habituel sera servi au restaurant de l'aérogare de Roumanières (téléphone n° 687). Les dames seront cordialement admises. Pour ceux qui ne disposeraient pas de moyens de transport, il est donné rendez-vous à 12 h 30 devant le lycée Henri-IV.

L'ensemble total des frais sera de 20 F au maximum pour chaque participant.

Si, comme je l'espère, vous êtes désireux de venir, faites-vous inscrire, je vous prie, le plus tôt possible et obligatoirement avant le samedi 16 novembre.

Dans l'espoir de vous rencontrer bientôt, croyez, mon cher Camarade, à l'expression de mon fidèle dévouement.

Le Président :
Docteur Pierre ROUSSEAU.

NOTA. — Selon l'usage, en dehors de la perception habituelle des cotisations, il ne sera recueilli aucune collecte. Conformément au vœu de l'Assemblée générale, les discours du banquet sont limités à trois : ceux de l'élève, du Président de l'Association et du Président de la fête annuelle.

Le vin des camarades sera le bienvenu.

Devant la difficulté de placer les convives, exception faite pour la table d'honneur, aucun couvert ne sera marqué à l'avance.

VOIR AU VERSO

PROCURATION

VOIR AU RECTO

Le soussigné (1)
donne pouvoir à M. (2)
pour le représenter à l'Assemblée générale du dimanche 24 novembre 1963 pour : 1° Voter sur l'approbation du rapport moral et du rapport financier de 1962 ; 2° Elire QUATRE membres du Conseil d'administration. MM. Jean Barthe, René Rousseau, Christian de Meslon et Albert Védrines sont sortants (3) ; 3° Délibérer sur des questions diverses.
A, le 1963 (4).

FORMULE D'ADHÉSION AU BANQUET

Le soussigné (1) et Mme (1) ou (6)
assister^a) ont (6) au banquet du 24 novembre 1963.
Le montant (7) est ci-joint en (5) ou (6) sera adressé par (5) ou (6)
ou sera versé au Trésorier le 24 novembre 1963 (6).
A, le 1963 (4).

(1) Ecrire en CAPITALES le nom, le prénom et l'adresse. — (2) Inscrire le nom d'un mandataire dont la présence est certaine ou LAISSER EN BLANC. — (3) Ils sont rééligibles. — (4) Dater et signer. — (5) Préciser la nature de l'envoi (mandat-poste, chèque bancaire, chèque postal, mandat-carte). — (6) Rayer la mention inutile. — (7) 20 F par personne.

A détacher, à remplir et à adresser sans retard au Secrétaire général : Robert COQ, " Aux 3 Pavillons ", 103, rue Valette, BERGERAC.

CLASSE DE QUATRIÈME 1942-1943



CLICHÉ "SUD-OUEST"

SCHÉMA DU RECTO DU HORS-TEXTE

Claude WETZEL	René SARRE	Marcel LAVAL	Henry THOMAS	Gervais GENESTE	Christian CROS	Jean-Claude CHALIGNE	Louis CHARPENTIER	Michel BEYNE	André RILHAC
Nathan HOLCKENER	Jean DHELENS	Jean COCHAND	Guy REGNAUD	Marc ROCHE	Georges NEYMOZ	Jacques PRICHONNET	Michel LINARÈS	Jean COO	Gilbert DURAND
Paul FREYSENCE	Christian BRETON	Jean de CAMY	M. BECHOT professeur d'anglais	Mlle FELTZ professeur d'allemand	Michel BARANCY	Claude MAZIÈRES	Jacques DUBRÈUCO		

XXXV^e BULLETIN

1963

CONÇU ET RÉALISÉ PAR LES MEMBRES ET LES AMIS DE L'ASSOCIATION SOUS LA DIRECTION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION, AVEC LE CONCOURS DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL POUR LA RÉDACTION ET LA MISE EN PAGES, DE M. PIERRE FAISANDIER, DU GRAND QUOTIDIEN « SUD-OUEST » POUR LES ILLUSTRATIONS ET IMPRIMÉ SUR LES PRESSES DE LA S.A.R.L. IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU SUD-OUEST A BERGERAC



SOMMAIRE

MEMBRES D'HONNEUR :
M. LE GÉNÉRAL AMBROISE BERNARD (1880-1962), M. LE GÉNÉRAL JEAN BERTHIER (1841 - 1922), M. LE PROFESSEUR CHARLES DE BOECK (1856-1939), M. LE CONTROLEUR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE RENÉ CARMILLE (1886-1945), M. ÉMILE COUNORD (1842 - 1927), M. MARCEL FLOURET, M. LE PROFESSEUR MAXIME LAIGNEL-LAVASTINE (1875-1953), M. LE GÉNÉRAL PAUL MATTER (1872 - 1959), M. PAUL MOUNET (1847-1922), M. MOUNET-SULLY (1841-1916), M. ÉLIE RABIER (1846-1922), M. PAUL VIEUSSENS (1866-1953).

*

BIENFAITEURS DE L'ASSOCIATION :
MADAME HORTENSE AUGIÉRAS-JARNAGE (1869-1939), MADAME BLANCHE AUBERT-FRÉDET, M. ALBERT CHEVALIER, M. PIERRE DE MADAILLAN (1891-1958), M. LE MINISTRE DE FRANCE JEAN POZZI.

*

PRÉSIDENT-FONDATEUR : M. PAUL PETIT (1867-1941).

*

ANCIENS PRÉSIDENTS : M. LE DOCTEUR ANDRÉ CAYLA (1854-1926), M. ALBERT CLAVEILLE (1865-1921).

*

MEMBRES HONORAIRES DE DROIT :
M. LE SOUS-PRÉFET FÉLIX HENRY, M. LE MAIRE HENRI SICARD, M. LE PRINCIPAL PIERRE FAUGÈRE.

*

CONSEIL D'ADMINISTRATION :
PRÉSIDENT, DOCTEUR PIERRE ROUSSEAU ; VICE-PRÉSIDENT, M. CHRISTIAN DE MESLON ; SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, M. ROBERT COQ ; TRÉSORIER, M. JEAN BARTHE ; ADMINISTRATEURS : MM. HENRI BARDON, GEORGES BRASSEM, ANDRÉ DELPÉRIER, MICHEL MANET, PIERRE PUCHEU, DOCTEUR RENÉ ROUSSEAU, ALBERT VÉDRINES, LUCIEN VIDEAU.

- 2 Situation financière.
Jean BARTHE.
- 3 Assemblée générale du 9 décembre 1962.
- 6 Discours du XXXVI^e banquet.
Gérard MAURY, Pierre ROUSSEAU,
Henri SICARD, René MORISSET.
- 18 Délibérations du Conseil d'administration.
- 19 La Flamme sous l'Arc de Triomphe.
Robert COQ.
- 23 Au musée de Bergerac.
- 25 La petite histoire.
- 26 La rue George-L.-Fonsegrive.
- 27 Alphonse Darlu, profes^r de Marcel Proust.
Robert COQ.
- 44 Le Livre d'Or.
- 45 Les palmarès.
- 46 Nécrologie.

Situation financière au 31 décembre 1962

ACTIF

DISPONIBLE

C. C. P. Limoges 367.52	2,34	
Caisse d'Epargne de Bergerac	2 968,35	
Crédit Commercial de France.	43,05	
Numéraire en caisse	27,88	
	3 041,62	

3 041,62

RÉALISABLE

Valeurs mobilières	2 569,00	
------------------------------	----------	--

2 569,00

IMMOBILISÉ

Immeuble n° 39, av. du 108 ^e R.I., Bergerac.	30 000,00	
---	-----------	--

30 000,00

PASSIF

Actif au 31 décembre 1961.	34 419,11	
Gain de l'exercice	1 191,51	
	35 610,62	

35 610,62

COMPTE DE GESTION (année 1962)

RECETTES

1° Disponible au 31 déc. 1961.

1 873,11

2° Revenus ordinaires :

Cotisations	322,00	
Bulletins	850,50	
Dons.	129,10	
Loyer	2 400,00	
Intérêts	229,38	
	3 930,98	

3 930,98

5 804,09

DÉPENSES

Distribution des prix.	158,40	
Subventions :		
Excursion des élèves.	80,00	
Epis et Orphelinat.	40,00	120,00
Entretien du caveau Augiéras	20,00	
Assurances	64,46	
Impôts fonciers et frais fiscaux	345,30	
Secours	50,00	
Entretien de l'immeuble	125,00	
Frais de bureau et divers	87,00	
Frais bancaires	7,61	
La Flamme sous l'Arc de Triomphe	138,40	
Fleurs et couronnes	115,00	
Bulletin	1 350,00	
Fête annuelle.	181,30	
	2 762,47	

2 762,47

Disponible au 31 décembre 1962

3 041,62

5 804,09

RÉSULTATS

Excédent de recettes.. .. .	1 168,51
Plus-value des titres.. .. .	23,00
	<hr/>
Gain de l'exercice.	1 191,51

RELEVÉ DES TITRES déposés au Crédit Commercial de France

Valeur au 31 décembre 1962

3 Progil 6 % 1956 à 100 F.. .. .	306,00
7 Electricité et eaux de Madagascar 6,75 % 1951 à 100 F.. ..	679,00
8 Société Nouvelle Pétroles d'Aquitaine 5,50 % 1959 à 200 F.	1 584,00
	<hr/>
	2 569,00



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 9 DÉCEMBRE 1962 et Salut aux Morts

Au collège, à 10 h 30, dans une grande et nouvelle salle aménagée au rez-de-chaussée dans l'aile sud, à l'emplacement de l'ancienne chapelle.

43 présents et 30 mandats reconnus valables. Au total 73 votants.

— Le docteur Pierre Rousseau ouvre la séance et la préside. L'assemblée générale ayant été convoquée dans les délais statutaires, il déclare qu'elle peut régulièrement délibérer. Il fait l'éloge funèbre des morts de l'année et demande et obtient l'admission des nouveaux membres.

— Il présente lui-même, selon la tradition, le rapport moral de l'année révolue (1961). Il fait lire le procès-verbal de la dernière séance (26 novembre 1961), dont le texte est approuvé sans changements et à l'unanimité.

— Le Trésorier expose la situation financière arrêtée au 31 décembre 1961.

— Le rapport moral du Secrétaire général et le rapport financier du Trésorier sont approuvés à mains levées et sans avis contraire.

— On vote pour renouveler quatre administrateurs : MM. Georges BRASEM, Robert COQ, Pierre PUCHEU et Pierre ROUSSEAU sont sortants. Ils sont candidats et sont réélus avec 73, 72, 72, 72 voix.

— Le notaire Jean-André-Pierre RAMADOUR expose les possibilités d'un emprunt pour installer le chauffage central dans l'immeuble Augiéras. Ces modalités seront étudiées avec soin.

— L'ordre du jour étant épuisé et personne ne demandant la parole, le Secrétaire général présente les excuses de M^{me} AUBERT, MM. BIERGEON, BOST (Gaston), BOUCHER, CARRIER, CONCHOU, FAISANDIER (Pierre), MALESCASSIER, NOUVIALE, POZZI, PARRAT, VIGIER DE GASTON.

— La séance est levée à 11 h 30 et l'assistance se rend au pied du monument Augiéras pour saluer nos morts et se joindre aux autorités civiles et militaires venues pour cette réunion. L'élève Gérard MAURY, de la classe de philosophie, dépose des fleurs tricolores.

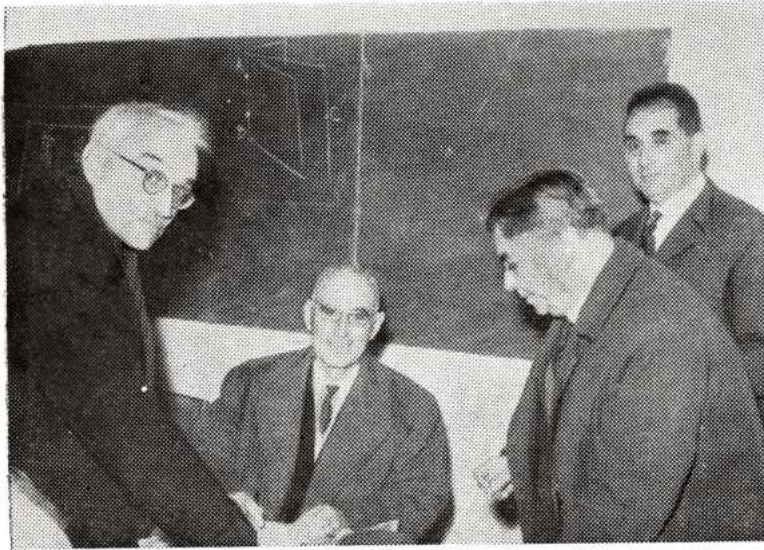
L'ASSEMBLEE GENERALE DU 9 DECEMBRE 1962



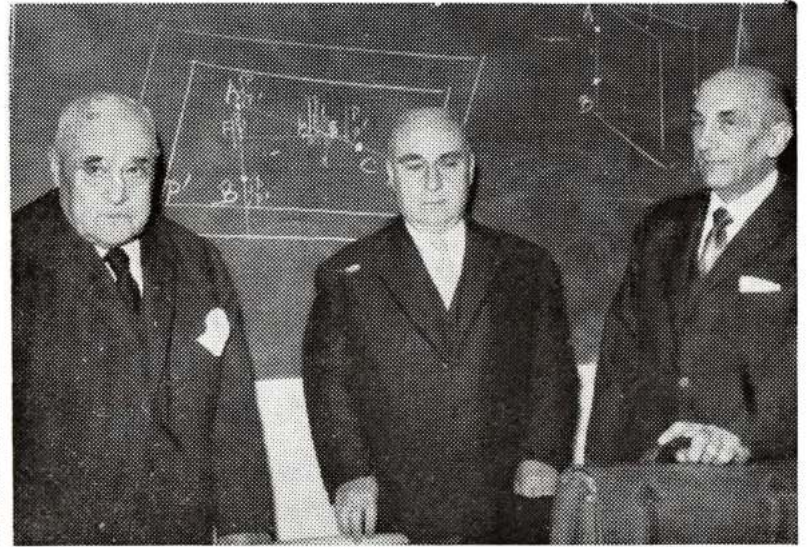
QUELQUES CAMARADES AU HASARD DE L'OBJECTIF DU REPORTER

CLICHÉS "BUD-OUEST"

L'ASSEMBLEE GENERALE DU 9 DECEMBRE 1962



LE TRÉSORIER EN PLEINE ACTION



CLICHÉS "SUD-OUEST"

LE PRÉSIDENT, M. RENÉ MORISSET, LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

XXXVI^e BANQUET DU DIMANCHE 9 DÉCEMBRE 1962

Servi à 13 heures au restaurant de l'Aérogare de Bergerac-Roumanières par le traiteur Jacques Bournizel, ce banquet a réuni 73 convives.

Autour de M. l'Inspecteur général René Morisset se trouvaient, à la table d'honneur, M. le Docteur Pierre Rousseau, président de l'Amicale ; M. le Sous-Préfet Félix Henry, M. le Maire de Bergerac Henri Sicard, M. le Principal Pierre Faugère, M. le docteur André Mathieu, M. Albert Chevalier, M. Albert Brisseau et M. Roger Collet. Sept dames, dont M^{me} Pierre Rousseau, ont assisté à cette fête.

M. Henri Denuel a donné lecture du menu rédigé en vers libres par Albert Biergeon, retenu à Puy-l'Evêque par la maladie.

MENU

Bisque de homard aux croûtons
Saumon glacé parisienne
Civet de lièvre Saint-Hubert
Aloyau de bœuf rôti
en compagnie de ces dames de nos jardins
Salade
Plateau de fromages
Surprises en givre
Corbeilles de fruits
Biscuits
Café - Liqueurs
Vins des camarades
Bergerac - Rosette - Pécharmant
Côtes de Fronsac - Monbazillac
Champagne du Président

Albert Biergeon précise que :

L'aloyau rôti ne vient pas du vieux mulet
Qui s'est enfui à Peymilou de chez Collet ;
Il ne vient pas non plus du cheval emballé
Qui s'est laissé par Montpontet prendre au collet.

Voici le texte ou l'analyse des discours qui ont été prononcés :

Discours de l'élève Gérard MAURY

de la classe de philosophie

Les raisons d'un choix, Messieurs, peuvent trouver leur origine soit dans un mérite reconnu, ce qui ne saurait être ici le cas, ou bien dans le privilège, peut-être enfin dans le simple résultat des tristes prérogatives de l'ancienneté. J'aurais alors pour excuse d'être ici parce qu'il y a déjà sept ans que je suis élève du très ancien collègue Henri-IV, devenu récemment lycée (je dis devenu puisque je suis assez vieux pour l'avoir vu collègue et l'avoir retrouvé quelque matin lycée), non que cette noble appellation ne lui fut pas convenable, mais parce qu'un développement si large devait bien à la longue entraîner une dénomination nouvelle : notre lycée se trouve donc honoré de l'étonnante faveur qui consiste à vieillir en se renouvelant.

Comme une vie ne vaut que par ses témoins, le grandissement du lycée ne peut être apprécié que par les Anciens. Le statut du « bisuth » comme ingrat congénital incapable par vocation de reconnaître le progrès puisqu'il n'a pas d'éléments de référence, incapable de vivre ailleurs que dans le strict présent, incapable d'une élémentaire reconnaissance puisqu'il parvient tout neuf dans un monde tout fait, inapte à saisir le mouvement de la vie, nous rend amène de comprendre que, pour le « bisuth », le lycée soit toujours un sépulcre mortel.

Mais pour vous, Messieurs, qui avez vu un si vaste établissement devenir toujours local insuffisant, vous saurez apprécier le grandissement des cloisons qui tombent pour une chimie neuve sortant blanche et fraîche des mains d'un étrange démiurge, l'immense salle où des mathématiques apparaissent enfin faciles sur des tableaux livides.

Vous êtes seuls capables de reconnaissance parce que vous avez oublié. Apollinaire le dit : « Oublieuse mémoire... » Le présent est injuste et l'élève s'attarde à des incidents tandis que vous, savez lire le sens d'une histoire en dégageant l'essentiel de l'accidentel.

On a peut-être tôt fait de se libérer des contraintes d'une vie somme toute très organisée et l'on reconnaît peut-être alors dans la douceur de la nostalgie combien un cadre peut ressembler à une béquille : cet emploi du temps qui nous porte et nous dispense de penser est celui-là même qui, nous dispensant de penser, nous permet d'agir et, puisqu'il est convenu à l'heure actuelle de dire qu'une pensée se doit d'être militante, comment ne pas avoir la plus extrême gratitude à l'égard de ces programmes qui constituent à la fois l'objet de toutes nos récriminations et l'occasion de tous nos progrès ?

Un lycée, c'est une prison tant qu'on y est ; un lycée, c'est une cage à oiseaux quand on en sort.

Vous comprendrez, Messieurs, l'ambivalence des sentiments qu'à la sortie de ce lycée celui qui y passa sept ans pourrait manifester : la reconnaissance ne peut être véritable que lorsque l'esprit critique s'étant dégagé des contingences parvient à la maturité à laquelle il est bien convenu que l'on est préparé à accéder ici.

Mes camarades — Jean-Philippe Parsal, de la classe de mathématiques ; René Angélo, de la classe de sciences expérimentales — et moi-même sommes

fiers d'être parmi vous pour souhaiter à l'Amicale qu'elle assiste longtemps, paternellement aux destinées du lycée qui verra se succéder encore à l'ombre de ses arcades de nombreuses générations d'élèves. Aussi terminerai-je en souhaitant longue vie et prospérité à votre sympathique Association et en vous remerciant, Messieurs, de nous avoir si aimablement conviés, mes camarades et moi, à prendre part à d'aussi agréables agapes !...

Discours du Docteur Pierre ROUSSEAU

Président de l'Association

C'était en 1898 la rentrée d'octobre... Jeune philosophe depuis quelques jours, je relisais à l'étude le premiers cours de mon professeur, M. Sireygeol, quand la porte s'ouvrit toute grande, et M. le Principal Morisset fit son entrée dans notre vie scolaire. Suivi de M. le Surveillant général, vêtu d'une stricte redingote noire, le chapeau haut-de-forme à la main, il nous adressa un petit discours dont voici, à peu près, le « condensé » : « Messieurs, le collègue de « Bergerac passe, à tort ou à raison, pour un foyer d'indiscipline, où chacun « agit à sa guise. Les résultats aux examens sont en rapport avec cet état de « choses. Vos parents se sont plaints de toutes parts. Je tiens à vous pré- « venir que si un élève de cet établissement crée ici un scandale par rébellion « envers l'autorité administrative ou professorale, je le ferai passer... par un « chemin... qui ne sera pas large. »

Là-dessus, M. le Principal se coiffa de son chapeau et sortit de la salle, cependant que, tout surpris, nous ne songions pas à nous rasseoir et que nous entendions le bruit décroissant de ses pas dans le couloir. M. Morisset se dirigeait vers une autre étude...

Nous n'étions pas habitués à un pareil langage. Le précédent Principal, qui prenait sa retraite, était un excellent homme, se tenant à l'écart de toutes les difficultés et ne cherchant aucune responsabilité. Il aimait son jardin, cultivait ses salades — chapeau de paille en été, béret en hiver, barbe blanche, tablier bleu : page de garde du Manuel du parfait jardinier. Il faisait en toute conscience son devoir, mais les familles le rendaient responsable d'échecs répétés aux divers baccalauréats, comme il en est parfois des séries dans la vie des établissements secondaires.

Messieurs, je n'ai pas le souvenir que, en cette année 1898-1899, un seul de mes camarades ait emprunté la voie étroite dont nous menaçait M. Morisset.

L'année de ma philosophie fut, dans toute ma carrière de collégien, celle dont j'aime me souvenir avec le plus de plaisir et aussi avec le plus d'émotion. M. Morisset ne cessa de me prodiguer conseils et encouragements dans une classe où j'avais comme condisciple mon ami Jean Lescure, qui occupa brillamment la chaire de droit international à l'Université de Paris. Je fus, à la distribution des prix, comblé de lauriers. M. Morisset avait écrit sur mon livret scolaire des éloges dont je reste encore tout confus et je lui promis de venir, à la fin des vacances, lui dire vers quelle voie j'allais me diriger.

J'ai tenu parole. Un soir d'octobre 1899, j'ai, pour la dernière fois, repris

la route de mon collège. La nuit était proche. J'ai traversé la cour d'honneur où jouaient à grands cris de jeunes élèves et je suis entré dans le cabinet de M. le Principal. Je lui annonçai ma décision de faire mes études de médecine. Il me souhaita bonne chance, me conseilla d'orienter mes efforts vers l'internat des hôpitaux, me serra affectueusement la main. Je ne l'ai jamais revu. Passant dans un couloir près d'une étude dont j'écoutais les bruits confus, j'avais le cœur un peu serré dans l'appréhension consciente ou inconsciente de l'Avenir, loin d'un établissement secondaire où tous mes gestes étaient réglés et dirigés, à la veille d'initiatives qui auraient sur mon existence une influence décisive.

Mais l'attrait de la liberté eut vite dissipé mon angoisse et je quittai le collège que j'ai seulement retrouvé en 1909.

Et voici que ce soir il m'est donné d'avoir la grande joie de dire au fils les sentiments de reconnaissance que j'ai sans doute mal exprimés à son père.

Monsieur le Président,

Je vous remercie, avec nos camarades, d'avoir voulu nous consacrer quelques heures de votre vie laborieuse. Voici que, depuis votre agrégation, vous avez gravi toutes les marches de la hiérarchie dans l'Université. Inspecteur général de l'Instruction publique, vous avez rejoint cette phalange de savants et de lettrés qui a, au cours des siècles, fait rayonner la pensée française dans le monde, qui a eu son rôle et son influence dans les grands courants d'idées et d'opinions à chaque époque de l'Histoire des peuples. Dans les nombreux Etats nés de l'émiettement de ce qui fut notre empire, c'est grâce à vous qu'a été gardé le seul lien qui les unisse encore : parler français et penser français. Aussi sommes-nous fiers de vous voir, guidé sans doute par le souvenir de vos premières années d'études, prendre place dans cette galerie de généraux, de hauts magistrats, de préfets, d'armateurs, de grands fonctionnaires de l'Etat venus présider nos fêtes, tous issus de l'établissement où, ensemble, nous avons vécu notre jeunesse. Au nom de tous ici, Monsieur l'Inspecteur général et cher Camarade, je vous dis du fond du cœur : Merci !

Notre collège, Monsieur le Président, devenu lycée par grâce ministérielle — lycée nationalisé, pourquoi pas national ? — n'a rien à envier à son passé dans l'Académie. Le voici qui se présente avec ses sept cents élèves secondaires, ses remarquables succès, son corps de professeurs particulièrement brillant.

L'Association que vous présidez ce soir est une vivante preuve de cette prospérité. Ses filiales à Paris, Marseille aiment réunir des amis lointains qui, comme nous, concurent les arcades, les murs parfois décrépis de notre lycée Henri-IV.

Mais notre Amicale ne prépare pas seulement des fêtes comme celle que nous vivons aujourd'hui. Elle est la fidèle gardienne du Souvenir, du Souvenir de ses morts, de ceux des siens qui ont offert leur vie à la patrie envahie, tombés glorieusement sur les champs de France. Longues listes de noms inscrits sur les tables de marbre de la cour d'honneur... Longues listes qui frappèrent de surprise et d'émotion les membres du Congrès des Anciens Elèves des Lycées et Collèges français, venus à l'inauguration du monument où, il y a quelques heures, nous sommes allés porter des fleurs.

Je voudrais espérer que c'est bien la grandeur du sacrifice qui nous valut

le très grand honneur, le 7 décembre 1961, d'être, contrairement à l'usage, la seule société admise ce jour-là à la cérémonie de la Flamme, sous l'Arc de Triomphe.

J'ai pensé, Messieurs, que j'avais le devoir, au nom de vous tous qui me faites confiance depuis tant d'années, d'aller, aux côtés de votre délégation, raviver la Flamme symbolique sur l'autel du Soldat Inconnu.

Un vent glacial soufflait le 7 décembre sur les Champs-Élysées. A 18 heures, je suis allé vers l'Arc de Triomphe, accompagné de M. Coq et de mon fils aîné. Dans le souterrain qui y conduit, j'ai serré des mains tendues, les vôtres, M. Sicard, maire de Bergerac, député de la Dordogne ; celle de notre camarade M. Sinsou, sénateur ; de M. Jean Pozzi, notre compatriote ; de M. le Préfet Loupias, des amis de Paris, de leur président M. Tournaire, M. Gagnaire et tant d'autres. Je ne vous oublie pas, ami Ranoux, venu tout exprès de Bergerac, et vous, cher Ramadour qui la nuit même êtes reparti pour votre Ribéracois lointain.

Était-ce le froid, l'émotion ?... Je vous assure, chers amis, que votre président n'avait rien, même armé de l'épée symbolique, du Pharamond des chants de guerre des Francs qui hantait M. Conchou après le combat.

« Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec l'épée. » Rien, non plus, de Siegfried, le héros wagnérien de l'Incantation du Feu. Mais, tandis que la Flamme, ravivée, ondulait sous le vent plus vif, pendant la minute de silence et l'appel aux Champs du clairon de la garde, je vous évoquais, aux côtés de Gaston Bost, un des vôtres, grand mutilé, amis connus ou inconnus, ceux de Coulmiers, ceux de Champagne ou de Verdun, ceux de 1939, enlevés encore récemment à notre affection. Et nous quitions le monument, attristés mais fiers d'avoir été ainsi mêlés à la gloire des victoires chantantes.

L'ère nucléaire éloignera-t-elle les guerres, dans l'épouvante des catastrophes cosmiques ? Je ne suis pas, hélas, un prophète, mais ce que je sais bien, c'est que l'ascension du progrès scientifique étonne pas la rapidité de son rythme. Il nous vaut d'être ici, non pas en apprentis cosmonautes, mais pour vivre ensemble des heures d'amitié et d'oubli des soucis quotidiens. Les champs quasi désertiques de 1961 sont couverts de hangars, de travaux, de bulldozers, de pistes goudronnées. A bientôt les longs courriers dans un bel aérodrome...

Et je songe à notre fondateur et maître Paul Petit, qui eut si bien, dans ses saillies improvisées, célébré comme il convient les temps futurs. Je le vois, comme il le faisait jadis, réclamant à son élève Jacques Goulard de faire entendre sa voix magnifique sous cette coupole vitrée.

A ce propos, chers amis, je voudrais en terminant vous confier une aventure toute personnelle. Dans les événements les plus désastreux, il y a toujours un bon côté. Il suffit d'aller l'y trouver.

Paul Petit avait écrit pour moi, il y a plus de trente ans, à l'encre rouge, de sa belle écriture aux lettres régulières et bien formées, un poème qu'il avait commis en 1909 et lu au banquet de la fondation de l'Amicale. Je l'avais, hélas, égaré et, après de vaines recherches, entièrement oublié son existence. Or, un commando de visiteurs du soir est venu, voici quelques semaines, exercer un droit de reprise sur des objets que, sans doute, il convoitait. Quelle n'a pas été ma stupéfaction de voir, dans une armoire, déplié et soigneusement

étalé, le poème — toujours à l'encre rouge — de mon maître. Je ne pense pas qu'un ancien élève, membre du commando, ait voulu donner à son président une preuve de respectueuse amitié. Mais ce que je sais, c'est que ces vers, véritable page d'anthologie, montrent ce dont était capable Paul Petit, s'il eût voulu. Mais les plus belles pages, nées de l'imagination, ne sont-elles pas celles qu'on n'écrit pas et qu'on n'écrira sans doute jamais ?

Je ne résiste pas au plaisir de vous lire ce texte :

O souvenir, rouvre, en reblant, la vieille porte (1)

Après les quatre premiers quatrains, notre Maître ne peut vraiment pas s'attarder à la mélancolie verlainienne « des voix chères qui se sont tuées ». Le voici, comme dans sa classe, qui réagit de toutes les facettes de son esprit :

Mais pourquoi cette songerie ? (1)

Et suivent deux sixains octosyllabiques se terminant par :

Des rameaux qui ne sont plus verts (1).

Paul Petit sait bien cependant qu'au pays de Gascogne les rameaux sont toujours verts, que les hivers ne sont que la fin des étés et que, naturelle, la sève monte aux plus hautes branches leur apporter la force radieuse et la gaieté...

Pour moi qui ne suis plus au seuil, mais au fort des noirs hivers, je ne puis, en terminant, que m'adresser au foyer commun de notre enfance, d'y évoquer tout l'autrefois qui sans cela se perdrait dans la Nuit qui ensevelit toutes choses :

Et la morte chimère, et les belles années...

A la manière de François d'Assise qui parlait ainsi à son ami Soleil, à son frère Loup, aux êtres inanimés et à la Vivante Nature, je lui dirai :

« Mon pauvre vieux collègue, sois remercié pour m'avoir donné, ma vie durant, l'occasion de m'asseoir sous ton toit familial, pour m'avoir permis de garder le contact avec les générations qui se sont succédées sous tes arcades, pour m'avoir permis de faire revivre le Passé de ses cendres, pour m'avoir permis enfin de trouver tous les ans, dans une ambiance de jeunesse et de joie, la sève qui nourrit et l'espoir qui console. »

Et je lui dirai encore : « Peut-être, cher collègue, est-ce ainsi que tu récompenses ceux qui t'ont été confiés, et qui te confient à leur tour leurs fils et les fils de leurs fils. Peut-être me considères-tu comme un des tiens, car, ainsi que je te l'ai dit, jadis, et que je te le dis encore aujourd'hui :

Depuis toi, j'ai cherché tout le long des chemins
Un asile pour abriter les lendemains
Et j'ai, vaille que vaille,
Tenté de resserrer dans mes bras le bonheur,
Mais j'ai toujours laissé des lambeaux de mon cœur
A tes vieilles murailles.

(1) Voir au verso la reproduction *in extenso* du texte autographe de Paul Petit.

Aux condisciples du temps jadis.

O souvenir, source, en tremblant, la vieille porte
Du jardin de jeunesse où le rêve a fleuri ;
Évoque l'autrefois dans le cœur, attendri
Au charme des regrets que le soir nous apporte.

Car c'est le soir, déjà ; c'est le soir sérieux,
De son ombre estompant tant de choses fanées,
Et la morte Chimère, et les belles années
Dont l'image est dans l'âme et n'est plus sous les yeux.

Je vous revois, nid d'enfance, maison natale,
Amis lointains dont le groupe s'est dispersé,
Et je retourne aux paysages du passé
Avec une douceur grave et sentimentale.

Des ombres passent, sous de grands arbres couronnés...
Que de tiges, dans ce jardin, sont abattues !
Comme l'écho "Des voix chères qui se sont tuées"
Résonne tristement dans nos cœurs dépourvus !

✱

Mais pourquoi cette songerie ?
Autour de la table fleurie
Il faut qu'on s'égaie et qu'on rie.
Demain soyons, méditatifs,
Des sourires pleureurs ou des ifs ;
Qui aujourd'hui luise en nos prunelles,
Pour les agapes fraternelles,
Le renouveau qu'on trouve en elles.

Joyeusement ressuscitons,
Serait-ce en vers de mirtilons,
Tout notre printemps, et sentons,
En notre poétique automne,
Toute la sève qui s'étouffe,
Presque à la veille des hivers,
De monter, aussi riche, vers
Des rameaux qui ne sont plus verts.

De notre puéril visage
Si le temps a ridé l'image.
Résignons-nous à ce dommage.
A quoi bon s'en plaindre? Je veux,
Puisque j'ai plus de cheveux,
Considérer que ces moustaches,
Ou ces barbes en sabretaches,
Nous ne les avions pas, potaches. ①

Mélancolie, où vois-tu qui est
Ta place dans notre banquet?
Et vous, soucis, dans ce bouquet,
Dans cette couronne de roses
Qui a mise, aux fronts les plus moroses,
Le geste de Bacchus divin,
Qui ne remplace pas en vain
L'eau de Jouvence par le vin?

Mon âge d'hier, à présent l'ai-je?
Dites-moi par quel sortilège,
En nous rappelant le Collège,
Ce qui n'est plus nous rajeunit,
Quel est ce lien qui nous unit,
Pourquoi cette haute bière apporte
Une gaieté qu'on croyait morte
.....

O souvenir, rouvre, en chantant, la vieille porte!

① Cette strophe a été, évidemment, rimée à une époque où la mode n'avait pas poussé les hommes à se faire couper la barbe - et les femmes à se faire couper les cheveux.

C'est en 1909, à l'occasion du premier banquet (le Décembre) de notre Amicale des Amiens élèves, que j'avais perdu tout ça.

P. P.

Analyse de l'allocution de M. Henri SICARD

Maire de Bergerac

M. le Maire souligne qu'en prenant la parole l'élève Gérard Maury, de la classe de philosophie, a comparé l'actuel lycée Henri-IV à une cage devenue trop petite pour des oiseaux trop nombreux. Il estime, lui aussi, qu'un nouveau lycée s'impose avec de nouveaux dortoirs à dispositifs en hauteur, et surtout avec de très grandes et de très nombreuses classes.

« Nous l'aurons, affirme-t-il, et ce sera un lycée polyvalent, avec des sections classiques, modernes et techniques. Il figure au plan d'équipement scolaire pour Bergerac et le programme doit être mis au point en février ou mars 1963. »

Mais il faut en hâter la réalisation et, pour ce faire, il demande l'aide de M. l'Inspecteur général René Morisset. Il met l'accent sur les efforts que la ville de Bergerac est fermement décidée à faire puisqu'elle a fixé son choix sur un terrain de 7 ha et demie situé entre le Saint-Onger et le Pont-Roux, jouxtant avec l'emplacement du futur terrain de sports du Barrage qui aura sa piscine. Les financements prévus ne devraient pas rencontrer de difficultés. Cette réalisation reste son désir le plus cher et il se réjouirait particulièrement si, dans les prochaines années, M. le Principal actuel de l'ancien collège inaugurerait le futur lycée dans les fonctions de Proviseur. C'est l'espoir qu'il nous laisse et même une assurance positive d'une œuvre grande et belle, et il termine en levant sa coupe aux Anciens Elèves en disant : « Vivent les lycées Henri-IV, l'ancien et le nouveau ! »

Discours de M. René MORISSET

Inspecteur général de l'Instruction publique
Président du banquet

Il faut bien croire désormais que les derniers seront les premiers. Par la grâce de notre Président et de notre Secrétaire général, c'est une vérité qui semble aujourd'hui établie. Nouveau venu dans votre Association, je me trouve presque aussitôt élevé au faite des grandeurs : vous m'avez appelé d'emblée à la présidence de votre fête et, pour célébrer le retour de l'enfant prodigue, vous venez de sacrifier le veau gras avec une magnificence qu'égalé seule votre gentillesse. C'est un honneur dont je sais tout le prix et dont je vous remercie de tout cœur. Il devrait me remplir d'une confusion qu'en fait je ne peux éprouver. En me le discernant, c'est à mon père — et cette pensée me touche infiniment — que vous avez voulu rendre un dernier et chaleureux hommage. Notre Président, les plus anciens d'entre vous ont parlé de lui en termes si spontanément affectueux que je le sens très près de nous encore dans une ville qu'il a aimée et qui fut la sienne au cœur de sa vie, au milieu d'amis qui ont conservé si pieusement sa mémoire. Ils le voient encore avec les mêmes yeux que moi ; ils ne le séparent pas dans leurs souvenirs de leur jeunesse : ils retrouvent, comme le Docteur Rousseau, l'émotion de leurs seize ans en relisant sur

leurs livrets jaunis d'écoliers les éloges, les paroles de confiance et d'espoir qui devaient les soutenir au début de leur carrière. A travers leurs témoignages, nos cadets imagineront sans peine l'animateur qui a entraîné des générations d'élèves, qui se consacre tout entier à sa tâche et dont le nom est entré grâce à vous dans l'histoire de notre collège, dans sa légende.

Dans le sillage de mon père, j'ai moi-même quelques titres d'« ancien » du lycée pour prendre aujourd'hui la parole devant vous. Sans doute, je n'ai pas accompli ici de classe en classe le « cursus » complet du collégien que vous avez, pour la plupart, parcouru. Je n'en suis pas moins un Bergeracois authentique. Je suis né dans notre bonne ville. Les règlements de police ne m'auraient jamais permis de l'oublier et, cent fois par an au moins, aux quatre coins de la France, j'ai le plaisir de certifier sur les registres des hôtels que je suis de Bergerac. Dans les cinq parties du monde même — je dois voyager beaucoup — j'ai répété fièrement la même proclamation qui m'a parfois mis flatteusement en vedette. Je me souviens qu'à la questure de Rome un employé, à qui je dévoilais mon identité, me regarda avec un ébahissement admiratif en demandant : « La patrie de Cyrano ? » Je n'eus pas le courage de rétablir la vérité historique et la gloire du héros de Rostand et de notre cité rejaillit un instant sur moi.

Plus Bergeracois que Cyrano, je naquis — et c'est un avantage que beaucoup ne me disputeront pas — au collège même, rue Lakanal. J'y fis mes premiers pas. J'y commençai ma carrière en me joignant à vous pour y apprendre l'ABC. Et puis la fantaisie d'un ministre, que j'eus ainsi à subir pour la première fois, m'entraîna avec mes parents très loin de notre Dordogne. Je perdis le long des routes votre bel accent sonore où chante le soleil et qui réjouissait tant nos amis du Nord de la Loire, mais mille fils ténus, des images estompées, les propos un peu nostalgiques des miens ne cessèrent de me lier de loin à ma terre natale et, quand j'y revins il y a deux ans (je franchis d'un bond un demi-siècle), ce n'est pas un pays inconnu qui m'accueillit.

Faut-il vous conter ma première promenade dans la ville à la recherche du temps perdu ? Les souvenirs qu'a pu emporter un enfant de six ans sont bien flous, mais sur une mer de brumes des îlots se détachaient, semblaient me guider, m'offrir des points de repère : les arbres d'un boulevard, le clocher de l'église, des noms presque familiers, celui d'une rue, d'un commerçant. Je découvris la Dordogne qui roulait des eaux impétueuses, mais il bruina et je fus un peu déçu. La promenade du Barrage, c'était pour moi une berge inondée de soleil où des masques qui m'effrayaient un peu se poursuivaient avec des cris de joie (tout cela se passait en des temps fabuleux). Au collège, j'atteignis un terrain plus sûr. Le collège, c'était encore pour moi la maison si semblable à l'image que j'en avais gardée de ses arcades ombreuses où les pas résonnent comme dans un cloître, du jardin rapetissé tout-à-coup et que je reconnaissais pourtant aux appartements où M. et M^{me} Faugère eurent la bonté de me conduire. Malgré moi, je prêtais l'oreille « aux voix chères qui se sont tues », comme dit le poète. Elles seules manquaient, hélas ! Je m'attardai dans la grande galerie en cherchant des yeux le poêle de fonte où je m'étais brûlé les doigts, l'armoire qui enferme le trésor des jouets. Je jetai un coup d'œil par les grandes fenêtres devant lesquelles, juché sur une chaise,

l'enfant un peu maladif et rêveur que j'étais jadis avait passé tant d'heures à suivre et à admirer les ébats des grands dans la cour.

J'aurais pu, je crois, prolonger dans tout le collège, de classe en classe, ce pèlerinage et y retrouver, comme notre ami Robert Coq, dans sa Revue où la fidélité de l'historien se mêle à un humour joliment attendri, les ombres légères de tous nos maîtres d'autrefois. Je ne subis personnellement que la férule bien douce de l'aimable et indulgent M. Laneau, qui m'apprit à lire et à écrire. Mais j'ai gardé aussi le souvenir très vif de tous les professeurs d'alors que vous avez connus directement et sur lesquels vous racontez tant de plaisantes anecdotes. Il leur arrivait de me rencontrer au coin d'un couloir et ils me tapotaient la joue en m'interrogeant gravement sur la marche de mes études. Il était question d'eux aussi quelquefois à la table et les enfants très sages qui ne parlent pas ont des oreilles bien ouvertes pour écouter. Plus tard, mon père aimait, dans nos conversations, à évoquer avec bonhomie les figures les plus pittoresques de ses anciens collaborateurs et je pourrais ajouter bien des traits amusants à ceux dont une renommée malicieuse s'est déjà emparée. Ce sont peut-être là des secrets d'Etat qu'il ne faut pas divulguer, mais j'ai le même plaisir que vous à parcourir les galeries de portraits que les photographes universitaires livrent chaque année à la postérité. Je reconnais et je salue au passage M. Sireygeol, plus chevelu que Socrate, mais pourvu de la barbe et du front sourcilieux du philosophe ; M. Calame, qui m'en imposait par sa corpulence ; M. Junca, dont mon cousin Henri Surreau caricaturait si comiquement le débit original ; le père de notre camarade Pucheu. « J'en passe et des meilleurs » et j'aurais bien aimé être l'élève du spirituel et brillant Paul Petit.

Vous le voyez, mes chers camarades, je n'ai pas failli à la tradition qui demande au Président de votre banquet de vous emmener avec lui dans un voyage à travers les temps héroïques. Si court qu'ait été mon passage au collège, il m'a laissé à moi aussi ces souvenirs de jeunesse qu'on aime à remuer le soir entre amis.

Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent.

serions-nous tentés de dire avec quelque mélancolie. Mais, après tout, ce passé a-t-il entièrement disparu ? Il continue de vivre en vous. Il vivra en ceux qui nous écoutent et qui le reçoivent de nous.

Le vieux collège Henri-IV ne durera pas toujours. Nous nous attendrissons sur ses murs, sur ses pierres, parce que ce fut un cadre familial, que nous y avons laissé un peu de nous-mêmes. Mais ces murs éclatent sous les poussées nouvelles et le vieux collège, qui n'est plus du siècle, passera. Vous aurez donc à votre tour un de ces lycées pimpants qui poussent partout dans notre pays. Je ne suis pas dans le secret des architectes, mais je le vois déjà dans sa haute stature et dans le déploiement de ses ailes dominer votre ville ; il se vêtira de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; de grandes baies s'ouvriront à l'air, au soleil, à la lumière ; et le soir, avec des centaines d'ampoules allumées, il flambera comme un phare. Vous aurez un bloc scientifique, un vaste gym-

nase et, si l'Etat s'abandonne à la prodigalité, il vous fera peut-être don d'un ascenseur ou tout au moins d'une statue d'un prix de Rome. Quel conte de fées, n'est-ce pas ?

Mais ce palais de verre et de béton, malgré toute sa splendeur, risquerait d'être bien pauvre, de n'apparaître que comme un corps sans âme s'il n'héritait de l'humble et vieux collègue l'esprit et les traditions qui ont subi victorieusement l'épreuve du temps et qui, dans un décor ou dans un autre, forment vraiment le collège. Ces traditions, ce sont d'abord évidemment celles de notre enseignement. L'Université évolue sans doute comme tout en ce monde. Elle se développe, s'agrandit, ouvre largement ses portes à tous sans distinguer et sans compter et nous souhaitons que chaque enfant soit mis à la place exacte qui lui convient et où sa personnalité pourra s'épanouir. Les programmes eux aussi ne sauraient rester immobiles au siècle de la vitesse : ils doivent s'harmoniser moins avec les modes d'un jour qu'avec la vie à laquelle ils préparent. Mais si l'Université n'est pas une vieille dame fermée aux nouveautés et barricadée dans sa tour d'ivoire, elle n'a pas rompu avec les principes et la méthode qui firent son éclat et qui donnent aux générations montantes comme à celles de naguère une marque originale. Dans les salles d'études du nouveau lycée (on les baptisera sans doute d'un nom plus reluisant), vos enfants se pencheront sur des travaux qui ressembleront beaucoup à ceux qui vous ont formés. Ici comme là-bas, ils accrocheront à la série des cas la guirlande toujours fraîche de *rosa-la-rose* et ils débrouilleront par l'analyse et la réflexion l'écheveau des phrases sybillines ; ils poursuivront l'inconnue des équations qui se dérobaient déjà à vous et ils découvriront les poèmes qui vous firent rêver. Leurs maîtres ne seront plus les vôtres, mais ils auront eux aussi pour objet essentiel de leur apprendre à raisonner et à juger, à penser et à sentir. Le collège de nos pères se reformera dans le lycée moderne. Il s'y développera en s'adaptant aux formes nouvelles de la vie. On peut changer de vases, si la flamme y renaît plus vive et plus haute.

A cette continuité qui unit les générations, c'est vous, mes chers camarades, qui devrez apporter le ciment le plus solide, car l'âme du collège c'est chez vous aussi que je veux la trouver. C'est beaucoup d'avoir dans un même esprit suivi les mêmes études, partagé les mêmes peines, les mêmes joies et les mêmes espoirs. Mais chaque lycée est lui-même, a ses traditions, son histoire, sa vie qu'il vous appartient d'entretenir. Dans votre association, vieux et jeunes se rejoignent et, dans une chaîne ininterrompue, se donnent la main. Les vaudevillistes du siècle dernier plaisaient volontiers les réunions de Labadens et leurs mystères horribles. Reconnaissons-leur, si l'on veut, une sorte de charme magique. Elles ont une place hors du temps puisque le passé et le présent s'y confondent. Les ans s'effacent comme les rides. Chacun ne se sent-il pas partie d'un grand tout plus fort que l'oubli et que le temps qui passe ? On pense au chant héroïque que nous a transmis Renan : « Nous avons été ce que vous êtes, vous serez ce que nous sommes ». Il n'y a dans ce mot ni amertume ni mélancolie. La tristesse n'est pas de mise ici. C'est bien plutôt, dans le monde mouvant qui nous absorbe et nous étourdit, le jour de la pause, sur le terrain stable où nous avons l'impression, l'illusion peut être que nous

sommes attachés à des racines profondes. Il est bon d'y revenir pour sentir en se serrant les coudes la chaleur humaine. Ce que nous fêtons aujourd'hui, c'est, d'un seul mouvement, d'un seul cœur, l'amitié et la fidélité.

Mes chers camarades, je bois à la prospérité de notre lycée, je bois à notre Association, à son passé et à sa jeunesse.

*
**

Puis les bouchons de champagne forment un feu roulant. C'est la traditionnelle « coupe du Président » dont tous le remercient.

Certes les choses exprimées sont douces, mais les choses non exprimées sont plus douces encore, a dit à peu près Keats ; il suffit de lire la joie muette et le sourire de M. René Morisset que Bergerac a entièrement reconquis.

Et la fête dura jusqu'à cinq heures de relevée.



DÉLIBÉRATIONS DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Samedi 12 octobre 1963.

A Bergerac, n° 25, rue Saint-Esprit, à 17 h 30.

Présents : Jean Barthe, Robert Coq, André Delpérier, Michel Manet, Albert Védrines, Pierre Rousseau.

Excusés : Georges Brassem, René Rousseau.

— Le procès-verbal de la dernière séance, celle du 6 octobre 1962, est adopté sans modifications après lecture.

— Le Trésorier Jean Barthe présente la situation financière arrêtée au 31 décembre 1962.

— Le 34^e *Bulletin* a paru le samedi 10 novembre 1962. Le Secrétaire général présente le texte du 35^e *Bulletin*.

— On arrête le programme de la fête annuelle qui est fixée au dimanche 24 novembre 1963.

— Le Trésorier détaille sa gestion de l'immeuble Augiéras et les diverses questions qui se posent, sans urgence d'ailleurs.

— Conformément aux obligations testamentaires, le tombeau de la famille Augiéras sera fleuri pour la Toussaint.

— Le Secrétaire général donne connaissance de la correspondance reçue depuis la dernière réunion. Il expose qu'au cours d'un récent voyage à Paris il a pu arrêter, en accord avec Jean Gagnaire, l'animateur de la « succursale » parisienne, le programme du 12 décembre et de la cérémonie à l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Il donne des nouvelles des réunions parisiennes dont la prochaine aura lieu le mercredi 23 octobre. Une visite documentaire de la Galerie dorée de la Banque de France sera organisée ultérieurement.

— La séance est levée à 18 h 30.

La Flamme sous l'Arc de Triomphe

Les anciens élèves de Paris et de la Province ont ranimé la Flamme sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile à Paris le jeudi 6 décembre 1962, à 18 h 30.

Le docteur Pierre Rousseau, président de l'Association, a désigné notre camarade Gaston Bost, grand mutilé de la guerre 1914-1918, pour accomplir le geste sacré et il s'est fait représenter à la cérémonie par son fils Michel.

Gaston Bost, précédé de Louis Huraut, porte-gerbe, s'est avancé sous la voûte glorieuse entouré de M. Pierre Tournaire, ancien professeur de notre collège, président du groupement des Anciens Elèves de Paris ; de Robert Coq, Secrétaire général de l'Amicale ; de Jean Gagnaire, l'animateur des réunions parisiennes, et de nombreux camarades et amis de notre Société.

Jean Gardes, fils de notre ancien professeur de 4^e, portait le drapeau de la Flamme, entouré du Docteur Guy des Mesnard et d'André Morize, ses gardes d'honneur.

Minute émouvante lorsque la Garde Républicaine roule le tambour et sonne *Aux Morts* pendant que Gaston Bost, armé du glaive de bronze, fait jaillir la flamme, assisté de M. le général Lespinasse-Fonsegrive, fils du célèbre philosophe, ancien professeur au collège, délégué du général Zeller.

La soirée s'est terminée 6, avenue Rachel (18^e), près de la place Clichy, au restaurant Victoria, où trente-six convives, dont trois dames, ont joyeusement fêté leurs retrouvailles.

Robert Coq, Secrétaire général, a pris la parole :

Je vous apporte, dans la joie de vous retrouver, le salut lointain de l'Amicale de Bergerac et de son vénéré Président, qui s'est fait représenter ici par son plus jeune fils, Michel, un éminent chirurgien. En le déléguant, son prestige n'est pas diminué ; au contraire, il est doublé.

Ce soir, c'est la deuxième fois que notre Société a l'honneur de raviver la Flamme sous l'Arc de Triomphe, et, vous, ceux de Paris, avez eu la délicate attention de nous réunir après la cérémonie en avançant ou en retardant votre dîner trimestriel.

Je remercie votre Président, M. Tournaire, que j'ai bien connu au collège, sans cependant avoir été son élève, puisque j'étais dans la section des Lettres. Monsieur le Professeur, soyez convaincu qu'à Bergerac on ne vous a pas oublié. Vous en aurez la preuve en vous reportant par la pensée longtemps en arrière. Arrêtez-vous à un certain vendredi 28 juillet 1911, lorsque le docteur Cayia présidait, au nom de l'Association des Anciens Elèves, la distribution solennelle des prix dans la Cour d'honneur de notre collège. M. Tournaire, professeur de sciences physiques, prononçait le discours d'usage et faisait l'apologie de la Science, qu'il voulait aimer non seulement pour les services rendus à l'humanité, mais aussi parce qu'elle est la Vérité à laquelle s'allie toujours la Beauté. Ce n'est pas tout : il existe dans les riches archives municipales de la Ville de Bergerac une petite brochure de huit pages, probablement introuvable aujourd'hui, signée de Georges Petit et de Pierre Tournaire, parue en 1919 à Paris, chez l'éditeur Masson. Les auteurs ont voulu étudier « La répartition des gîtes d'anophèles dans l'arrondissement de Bergerac ».

Je remercie notre excellent camarade Jean Gagnaire, dont j'ai retrouvé la souriante amabilité l'an dernier. Les devoirs de sa belle carrière ne l'ont pas empêché d'organiser notre réunion, ce qui, pourtant, n'est pas sans difficultés.

J'aurais aussi à excuser quelques camarades qui, réellement, auraient désiré être présents à ce repas ; je ne les nommerai pas pour être bref ; c'est inutile puisque les premières personnes qu'on aperçoit sont toujours celles qui manquent — d'ailleurs les absents ont

toujours tort. Je ferai pourtant une seule exception en faveur de M. René Morisset, Inspecteur général de l'Instruction publique, ancien élève et fils de notre ancien Principal. Il présidera dans trois jours à Bergerac notre trente-sixième banquet annuel. J'espère que vous saurez l'intéresser à vos belles réunions parisiennes dont il ne demande qu'à devenir un assidu.

Et je m'adresse enfin à mon ami Gaston Bost. Il a été le précieux trait d'union entre les groupements de Paris et de Bergerac depuis 1960 à l'occasion de la fête de l'Association qu'il a présidée. Son activité n'a cessé de se déployer depuis, non seulement parce qu'il a ravivé la Flamme il y a quelques heures, mais encore par son heureuse collaboration à nos deux derniers *Bulletins*, et j'en arrive à la « Maison Romaine ».

Mon cher ami, c'est un succès. De toutes parts, on demande des précisions. D'aucuns croient que c'est un « condensé » dont ils brûlent de lire le texte intégral. Une dame, depuis longtemps veuve, voudrait elle aussi connaître le titre de cette brochure imaginaire pour la parcourir *in extenso*. « Après tout, ajoute-t-elle, cette « Maison Romaine » n'est peut-être destinée qu'à des hommes ; mais peu importe, mon mari regretté la lira à travers ma personnalité ». D'autres camarades interrogent : « Existe-t-elle réellement, cette « Maison Romaine » ? Quelle en est exactement l'adresse, car il n'est pas impossible de s'y arrêter à l'occasion d'un prochain passage à Nîmes. »

En résumé, Gaston Bost et Jean Conchou, notre président de 1961, partagent la vedette du dernier *Bulletin*. C'est incontestablement certain, et vous avez pu en juger en lisant ces pages spirituelles rédigées de plein fouet ! Et tout le monde espère que ces deux amis nous feront bientôt connaître la vérité sur la « Maison Romaine ».

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, mes chers Camarades, les Bergeracois qui sont ici auront peut-être le plaisir de retrouver certains d'entre vous dimanche prochain au restaurant de l'Aéroport de Bergerac-Roumanières. Dans cet espoir et en vous remerciant pour cette belle soirée, je voudrais porter la santé de quelques personnes et de vous tous. Après les allègres délices de ce dîner allant à sa fin, je lève mon verre où le sang du pays parle clair : aux dames ici présentes, à M. le Général Lespinasse-Fonsegrive, qui nous à reçus au nom du Comité de la Flamme sous l'Arc de Triomphe ; j'espère que bientôt, peut-être grâce à nos édiles, une nouvelle rue de Bergerac portera le nom de son père, l'illustre philosophe qui a débuté dans sa carrière de professeur à notre collège. Je lève mon verre, où luit l'éclair du bonheur, à vos familles, à nos présidents de Paris et de Bergerac, à vous tous, en vous donnant l'assurance qu'aussi souvent que me le permettront mes déplacements je ne manquerai pas de venir m'asseoir à vos tables.

La Flamme en 1963

Le jeudi 12 décembre, à 18 h 30, l'Association ravivera la Flamme sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile à Paris.

Le docteur Pierre Rousseau, notre Président, a désigné notre Secrétaire général Robert Coq, ancien combattant de la guerre 1914-1918, pour accomplir le geste sacré au nom de l'Amicale.

Les Anciens Elèves et les Amis de notre Société sont priés de venir en grand nombre à cette cérémonie patriotique et d'assister au dîner qui suivra et sera servi à l'occasion de la présence à Paris des camarades de Bergerac. Ils devront s'adresser pour s'inscrire à M. Jean Gagnaire, animateur des réunions parisiennes, 18, rue de la Ferme, Le Perreux (Seine).



LA FLAMME SOUS L'ARC DE TRIOMPHE



LE CORTÈGE



LE DRAPEAU DE LA FLAMME ET SA GARDE

CLICHÉS "SUD-OUEST"



LE GESTE SACRÉ



LA SIGNATURE DU LIVRE D'OR

Les enrichissements du Musée de Bergerac

La Commission d'Histoire militaire comparée de la Société Mexicaine de Géographie et de Statistique a ouvert un champ de recherches sur la guerre d'Intervention pour la période de 1861 à 1867.

D'autre part, le Président de la République Mexicaine a été officiellement reçu en France en 1962.

C'est doublement l'occasion de signaler que M. Paul Chevassus, chancelier de l'Académie Rhodanienne des Lettres, a offert à la ville de Bergerac, pour son musée, un splendide buste en marbre de Carare de Ferdinand-Joseph Maximilien, empereur du Mexique, né à Schoenbrunn en 1832 et fusillé à Queretaro en 1867. Ce don est fait à la mémoire de M. Emile Renard, ancien professeur d'Histoire au collège Henri-IV de Bergerac, où M. Chevassus a fait ses études secondaires.

On ne connaît pas d'autre buste du malheureux souverain. L'Index-Portraits ne signale que de très nombreuses peintures. Le donateur a fait cette acquisition il y a une vingtaine d'années chez un antiquaire parisien qui en ignorait l'origine et n'avait même pas identifié le personnage. M. Chevassus était alors fonctionnaire de l'Enregistrement à La Fère, dans l'Aisne, et c'est le conservateur du musée de cette ville qui a résolu l'énigme pour avoir déterminé les armoiries du Mexique sur le piédouche du marbre. Il a alors été facile, toujours à l'aide de l'Index-Portraits, de reconnaître le sujet.

L'œuvre du sculpteur est de grandeur naturelle et, partant, d'un poids très lourd. Maximilien est représenté en tenue militaire ou impériale, avec des décorations. L'auteur n'a pas signé son travail ; on se trouve très certainement en présence d'un buste officiel, très académique, tel qu'un Prix de Rome aurait très bien pu le concevoir. « Est-ce un Carpeaux ? » écrivait à la Libération une journaliste de *Paris-Soir* repliée à Lyon. Mais des experts ont estimé que le travail de l'artiste ne semblait pas assez *rêvé* pour pouvoir être attribué au génial auteur de « La Danse ».

On sait enfin que l'empereur Maximilien serait le fils de l'Aiglon et le père du général Weygand, dont le propre fils est prénommé Max. M. Chevassus a convié le général Weygand à venir voir le marbre dont il lui a envoyé une photographie. Le général Weygand a répondu : « Grand merci, cher Monsieur, pour votre pensée comme pour votre invitation qui m'ont profondément touché. Avec l'expression de mes sentiments les plus distingués. (signé) Maxime Weygand ». Cette lettre, soigneusement encadrée avec son enveloppe, a été jointe au don de M. Chevassus.

Le Maire et le Conseil municipal de Bergerac ont accepté avec empressement et reconnaissance une aussi aimable générosité ; le buste de Maximilien et la lettre du général Weygand figurent actuellement en bonne place dans les galeries du musée local de l'Hôtel de Ville.

Bien que fusillé par les Mexicains, Maximilien n'en appartient pas moins à l'histoire de ce pays. D'ailleurs, son souvenir est encore vivant là-bas et sa

personne fait l'objet d'un véritable culte. Le château de Chapultepec, près de Mexico, d'où l'on aperçoit la cime neigeuse du Popocatepetl, est devenu un centre de tourisme et presque de pèlerinage. Rien n'est changé depuis plus de cent ans et le mobilier qu'il contient est de l'époque. Il en est de même de la résidence d'été de Cuernavaca.

En définitive, la France est bénéficiaire de ce revirement de popularité, et remercions M. Paul Chevassus d'avoir créé, par l'intermédiaire de l'Association, un lien inattendu entre le Mexique, le Périgord et Bergerac.

LISEZ LE BULLETIN

Le Trésorier, Jean Barthe, recommande la lecture du *Bulletin*, car la plupart des renseignements qui lui sont demandés s'y trouvent insérés. Il conseille d'utiliser le mandat-chèque discrètement glissé dans les plis de la brochure. La somme à payer pour 1963 est de 5 F (cotisation 1,50 + Bulletin 3,50). Les souscripteurs perpétuels ne doivent que le prix du *Bulletin*.

Le C.C. postal de l'Association est : Limoges n° 367-52.

Le Secrétaire général prie les camarades de l'informer des changements d'adresses car trop de *Bulletins* reviennent sans avoir pu être distribués par la Poste.

ADRESSES :

du *Président* : Docteur Pierre Rousseau, n° 10, boulevard Maine-de-Biran, à Bergerac. Tél. n° 21.

du *Secrétaire général* : Robert Coq, Les Trois Pavillons, 103-105, rue Valette, à Bergerac. Tél. 472.

du *Trésorier* : Jean Barthe, n° 3, rue de Coulmiers, à Bergerac.

* Adresser la correspondance au Secrétaire général.

ADHÉREZ A L'ASSOCIATION ET FAITES DES ADHÉRENTS
L'AMICALE EST UNE SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUEL

LA PETITE HISTOIRE DU COLLÈGE

1863

La construction d'un nouveau local a reçu un commencement d'exécution par l'achat d'un terrain *ad hoc*.

Le Conseil municipal est saisi d'une pétition de MM. Saint-Dizier et Berthier, professeurs, demandant que leurs traitements soient augmentés en raison de la réunion de la chaire de 3° à celle de 2° et de celle de 6° à celle de 5°. Le Bureau regrette profondément les réunions dont il s'agit comme essentiellement préjudiciables aux études et désire qu'une partie des économies qui en résultent soient consacrées à l'amélioration des traitements insuffisants des professeurs.

M. Belleye, député du Corps législatif, fonde un prix spécial pour la meilleure composition littéraire sur un sujet d'histoire.

Il s'est produit des plaintes sur M. Louis Bariod, principal, qui paraissent sans fondement. On lui reproche ses absences et M. le docteur Rennes, médecin du collège, témoigne de ses visites fréquentes et sans heures fixes : il trouve très habituellement M. le Principal. Ce dernier a sa fille mariée en ville et ne s'absente que pour aller la voir. On lui reproche aussi son allocution à la distribution des prix, mais il décline toute intention blessante ou manque de déférence pour les administrateurs de la cité.

On demande à l'Université de prendre à sa charge le traitement du professeur de mathématiques supérieures.

1963

On crée une classe de 1^{re} Moderne Prime.

L'effectif total des élèves passe à 705, tous du second degré, soit 84 de plus qu'en 1961-1962.

Au baccalauréat, 79 élèves reçus en 1962.

Le distribution des prix — jumelée avec celle du lycée de filles — a eu lieu le samedi 29 juin, à 10 heures, sous la présidence du Recteur honoraire Emile Delage. Le discours d'usage, prononcé par M. Georges Reddé, professeur de philosophie, traite du « succès démesuré des appareils à sous (où l'on ne gagne que la possibilité de rejouer) qui apparaît comme une des énigmes les plus déconcertantes posées par les divertissements contemporains ». Les sportifs de la pièce de monnaie accomplissent les étranges rites de ces jeux modernes dans une ambiance de vacarme, de vertige et de superstition.

En soulignant le talent du jeune professeur, le Recteur espère qu'il n'est pas allé puiser sa documentation dans les bars interdits « aux mineurs de moins de 18 ans ». Il constate avec lui que bon nombre d'adolescents s'adonnent à ces jeux de hasard, mais que la plupart ne sont pas des étudiants. Il conseille aux élèves de choisir pour leurs vacances une ambiance plus calme d'un monde ordonné et raisonnable, comme le poète les y convie :

Mais la Nature est là qui t'invite et qui t'aime
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.

L'Amicale a couronné ses lauréats :

Le *Grand Prix d'Honneur* a été décerné à François LAVANDIER, de la classe de mathématiques.

Le *Prix Georges-Augieras* a été remporté par Alain BAUCHÉ, de la classe de 1^{re} M' (prix de composition française).

Le *Prix de dessin Emmanuel-Aubert* s'est partagé entre Charles GHYSELS, de la classe de 2^e C, et Georges GATECLOUD, de la classe de 2^e M.

Le *Prix de Dissertation philosophique*, offert par le docteur Pierre ROUSSEAU, président de l'Association, a été attribué à Philippe DURAND, de la classe de philosophie.

Comme en 1962, les épreuves écrites des deux parties du baccalauréat ont été passées à Bergerac, dans l'établissement de la rue Lakanal.

A la rentrée de septembre 1963, M. Henri Bargeton, surveillant général, a été muté au lycée Joffre à Montpellier. Nos félicitations et nos regrets l'accompagnent dans son nouveau poste.

Son successeur, M. Lucien Déjean, vient du lycée Hoche, de Versailles. Qu'il soit le bienvenu.

Par suite de la nomination à Bordeaux de M. Reddé, M. Henri Sicard, maire de Bergerac, a repris son enseignement à la chaire de philosophie.



UNE RUE GEORGE-L.-FONSEGRIVE A BERGERAC

Sur la demande de l'Association, le Conseil municipal de Bergerac a retenu le principe de donner à une voie publique de la ville le nom du philosophe George-L. Fonsegrive, qui était, en 1875, titulaire de la chaire de philosophie de notre collège.

Né en 1852 à Saint-Capraise-de-Lalinde, il avait hérité de son père d'une propriété à Lamonzie-Montastruc qui appartient encore à sa famille.

Il a prononcé, le 6 août 1877, à la distribution des prix du collège, un célèbre discours sur Maine de Biran.

Il a terminé sa carrière en qualité de professeur agrégé au lycée Buffon à Paris.

Il est mort à Paris en 1917.

L'Association se doit, le moment venu, d'inaugurer solennellement, en accord avec la municipalité de Bergerac, la rue George-L.-Fonsegrive, cérémonie à laquelle la famille sera représentée par le fils du philosophe, le général Lespinasse-Fonsegrive, qui nous reçoit chaque année sous l'Arc de Triomphe pour raviver la Flamme.



ALPHONSE DARLU

PROFESSEUR DE MARCEL PROUST

par ROBERT COQ

PRÉFACE

Nos concitoyens, et en particulier les Anciens Elèves du lycée Henri-IV, se réjouiront certainement de retrouver dans ce petit livre la figure d'un éminent Bergeracois injustement oublié, qui fut successivement élève et professeur au collège de Bergerac, puis professeur agrégé de philosophie aux lycées de Périgueux, d'Angoulême, de Bordeaux, à Paris aux lycées Henri-IV et Condorcet, à l'Ecole Normale de Sèvres, et qui termina sa brillante carrière comme Inspecteur général de l'Instruction publique et vice-président du jury d'agrégation, après avoir marqué profondément un grand nombre d'esprits dont certains figurent parmi les grands noms de la philosophie ou de la littérature.

Il s'agit d'Alphonse Darlu, dont mon ami, M. Robert Coq, Secrétaire général de l'Association Amicale des Anciens Elèves du lycée Henri-IV et Archiviste de la Ville de Bergerac, a réussi à faire revivre la mémoire dans ces pages si évocatrices où le souci de la documentation précise va de pair avec la sympathie active qu'il éprouve pour son personnage et qui transparait à chaque ligne.

C'est une résurrection qui, pour nous, est précieuse.

Erudit distingué, chercheur infatigable, animé d'un grand amour pour tout ce qui concerne notre région et son passé, M. Robert Coq, grâce aux nombreux documents qu'il a rassemblés avec beaucoup de travail et de patience, a pu enfin nous retracer dans ses moments essentiels et dans ses traits les plus marquants la carrière et le caractère de ce professeur exceptionnel, qui fut à la fois un grand cœur et un esprit étincelant et profond.

Epris de vérité et de justice, Alphonse Darlu, qui enseigna d'abord la rhétorique au collège de Bergerac, se sentit invinciblement poussé vers la philosophie.

Et c'est cette flamme intérieure qui explique son succès remarquable en 1871, à l'agrégation de philosophie, alors qu'il avait travaillé seul, sans maître et sans cours, ce qui est sans doute une excellente façon de philosopher, mais certainement pas la meilleure façon pour préparer l'agrégation.

Mais les fruits de cette recherche solitaire, il ne pouvait les garder pour lui ; la vérité ne saurait rester sous le boisseau et, contrairement aux biens matériels, les richesses de l'Esprit ne donnent toute leur saveur que dans la mesure où elles sont partagées.

Alphonse Darlu avait la vocation d'enseignant.

Il déclarait, à la distribution des prix du Concours général, le 4 août 1890 :

« J'aurais voulu seulement que la mienne (parole) fut plus forte et qu'elle eût fait apparaître quelqu'une de ces idées qui embrasent une jeune âme pour la vie entière. »

Et, de ce fait, son enseignement répondit à son désir.

« Son enchantement pour les idées, son enthousiasme philosophique déterminèrent bien des vocations », en particulier tout au long de ses années d'enseignement au lycée Condorcet qui comptent parmi les plus fécondes de sa carrière et où il eut la chance de rencontrer des élèves exceptionnels, tels que Brunshwicg, Couturat, Elie Halévy, Xavier Léon, Fernand Gregh, et enfin Marcel Proust, qui le considéra toujours comme son « héros » et son « maître à penser ».

M. Robert Coq évoque avec bonheur quelques-unes des pages où l'auteur de *A la recherche du Temps perdu* fait revivre son ancien professeur sous les traits de M. Beulier.

Mais, au-delà du portrait physique, on peut dire que c'est l'enseignement du Maître qui transparait derrière un certain nombre de thèses, et dans le choix même du thème fondamental de l'œuvre de Marcel Proust. Cette recherche d'une sorte de revanche de l'être métaphysique sur le temps destructeur grâce au « miracle » d'une analogie vécue ou d'une intuition privilégiée qui nous permet d'atteindre au-delà du temporel, le registre de ce que Bergson — cet autre élève hors-série qui avait précédé Marcel Proust de quelques années dans ce même lycée Condorcet — appelle le « souvenir pur », n'est-ce pas, au fond, le centre même de toute méditation philosophique ?

Alphonse Darlu a peu écrit, mais il serait facile, grâce à une analyse détaillée de l'œuvre de Marcel Proust, de retrouver la plupart de ses idées maîtresses, comme on retrouve dans l'œuvre de Platon l'écho de l'enseignement de Socrate.

Dans le monde des idées, il est des esprits qui sèment dans le silence et l'obscurité.

A eux les grands commencements qui passent inaperçus.

Il en est d'autres, au contraire, dont la vocation est surtout de moissonner. Mais les uns et les autres sont indispensables, et la richesse et la splendeur des moissons ne doivent pas nous faire oublier l'importance et la fécondité des semailles.

Alphonse Darlu a été avant tout un semeur d'idées.

Sans méconnaître l'originalité et la richesse propre des philosophes et des écrivains du début du XX^e siècle qui ont été ses élèves, nous entrevoyons maintenant, grâce au travail de M. Robert Coq, tout ce qu'ils doivent à l'influence de l'ancien régent de la classe de sixième du collège de Bergerac.

C'est là une œuvre de justice et d'honnêteté intellectuelle.

Après la parution de ce livre, il ne nous sera plus possible de lire Marcel Proust sans penser à celui qui contribua si puissamment à la formation de son esprit et de son âme.

Et ce sera là, j'en suis sûr, pour M. Robert Coq, qui a bien voulu, malgré les difficultés, entreprendre un travail particulièrement cher à son cœur bergeracois, la meilleure des récompenses.

Henri SICARD,
Maire de Bergerac,
Professeur de philosophie,

ALPHONSE DARLU

PROFESSEUR DE MARCEL PROUST

Sa jeunesse et ses débuts universitaires

Le mercredi 20 août 1856, c'est à Bergerac la distribution solennelle des prix au collège ; il s'agit du collège des garçons, le seul, en ce temps-là.

La cérémonie a lieu au théâtre dénommé « Salle des Ouvriers » situé place de l'Ormière (appelée depuis place Gambetta), où il existe encore.

L'ouverture est faite par la musique et la chorale des élèves dirigées, la première par l'infatigable M. Billot et l'autre par M. Pastor, l'habile professeur de chant.

M. le Sous-Préfet Doumerc, en une brève mais substantielle allocution, très applaudie, donne aux familles la mesure de l'intérêt sincère porté au collège par les autorités. A ses côtés se trouvent le maire, M. Jean-Pierre-François de Biran-Lagrèze ; le principal, M. Louis Bariod, et des personnalités civiles, militaires et religieuses.

M. Louis-Désiré Darlu, régent d'histoire, natif de Tarbes et connu pour ses opinions républicaines, prononce le discours d'usage ; il démontre que

« par l'éducation et l'instruction, le collège prépare la jeunesse au bonheur ».

Et, d'après la presse :

« pour mieux captiver l'intérêt de son auditoire, il renferme dans des limites assez étroites ses sages conseils aux élèves, en écartant toute érudition aride et intempestive. Il fait habilement aussi quelques allusions délicates et éloquentes à des faits émouvants de l'histoire ».

Déjà, à Bergerac, l'impérieuse nécessité de locaux plus vastes et mieux appropriés à l'enseignement au collège a fait son chemin. Au cours de cette même année 1856, M. Alboise de Pujol, inspecteur d'Académie, a mis en avant l'idée d'une construction nouvelle, ce qui aide le régent à terminer son discours en prédisant pour quelques jeunes des classes enfantines la possibilité de terminer leurs études secondaires dans un collège neuf, autre que celui de la rue Saint-Esprit.

Parmi les auditeurs, au banc des élèves, est assis le petit Marie-Alphonse-Julien Darlu, son fils, né à Libourne (Gironde), rue des Fontaines, le 20 mars 1849, de son mariage avec Marie-Zélie Rivero (1).

Ce jeune homme est déjà un excellent sujet. Plus tard, il passe, à trois mois d'intervalle, les deux baccalauréats et, faisant aussitôt ses premiers pas vers la carrière universitaire, il devient à son tour régent au collège, à l'âge de seize ans. On lui confie tout d'abord la classe de sixième, en 1865, alors que son père enseigne encore l'histoire à Bergerac bien que, rendu suspect à l'Empire, il ait été envoyé quelque temps en disgrâce à Carpentras. Peu après, Alphonse Darlu devient régent de cinquième et ne cesse de préparer activement d'autres examens. Le Registre des délibérations du Bureau d'administration du collège relate à la date du 29 juillet 1868 :

« M. Rennes (2) appelle l'attention de ses collègues sur la situation nouvelle de M. Darlu, professeur de cinquième, qui vient de subir avec succès les épreuves de la licence de Lettres devant la Faculté de Bordeaux. Il rappelle d'abord que M. Darlu a été élève du Collège de Bergerac, où son père, ancien professeur d'histoire, a laissé des regrets qui ne sont pas éteints (3). Puis, montrant les difficultés que ce jeune professeur a dû surmonter pour conquérir un grade si élevé, il émet l'avis qu'il importe d'assurer au collège de Bergerac un sujet qui donne de si belles espérances et qu'en conséquence il y a lieu de recommander M. Darlu à la bienveillance de M. le Recteur en le priant de vouloir bien lui ouvrir au collège l'une des chaires réservées aux licenciés. Cet avis est appuyé par tous les membres présents. Le Bureau décide que la présente délibération sera transmise à M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux. »

En 1869, Alphonse Darlu est devenu professeur de rhétorique. Il prononce

(1) Vingt ans plus tard, ce même nom de Rivero est celui d'un professeur de la classe de 4^e.

(2) Il s'agit de M. le docteur Jean-Mondésir-Arcole Rennes, auteur de *l'Histoire du Protestantisme à Bergerac*, une brochure de 66 pages éditée en 1868 par l'Imprimerie et Typographie de Faisandier, 16, rue Bellegarde, à Bergerac.

(3) M. Louis-Désiré Darlu, professeur au collège, est décédé à Bergerac, rue du Marché, le 28 septembre 1867, à l'âge de 46 ans.

à son tour, le lundi 9 août, le discours d'usage à la première distribution des prix ayant été faite au collègue actuel de la rue Lakanal.

« Sous une tente pavoisée de fleurs et de verdure, resplendissent les belles toilettes des élégantes. Les visages sont souriants car il n'est à redouter aucun discours en latin »

dit le *Journal de Bergerac* du samedi 14 août.

Sur l'estrade dressée dans la cour d'honneur, on remarque M. Le Myre de Vilers, sous-préfet ; M. Monteil, maire de Bergerac ; M. Richard, procureur impérial ; M. Douliot, principal ; MM. Montet et Macerouze, curés-archiprêtres ; M. le chanoine Dufourg, supérieur du séminaire, et M. Armand Lassaque, inspecteur des Ecoles primaires.

Après une brillante ouverture de la fanfare, Alphonse Darlu commence son discours d'apparat :

« Il y a treize ans, dit-il, à pareille fête, le professeur qui prononçait le discours d'usage vous montrait dans un avenir prochain une nouvelle demeure s'ouvrant à vos enfants et leur assurant l'air, l'espace et ce bon état du corps, condition indispensable du bon état de l'esprit. Treize ans sont écoulés depuis ; grand espace de temps dans la vie d'un homme, moment à peine sensible pour une cité. Celui qui vous parlait alors a terminé sa carrière avant d'avoir vu sa prédiction ou, pour mieux dire, son souhait réalisé. Et c'est à son fils que revient aujourd'hui le soin de saluer pour la première fois ces murs, d'inaugurer en quelque sorte le nouveau collège. Je regrette, et vous regretterez sans doute avec moi, que nos vieilles traditions universitaires aient fait échoir ce périlleux honneur à une voix aussi peu autorisée que la mienne ; aussi me pardonnerez-vous d'avoir rappelé tout d'abord, pour me faire quelque titre à votre bienveillance, un nom et des souvenirs qui vous sont peut-être chers encore. »

Et, sous la signature de Polycarpe Frondinard (un pseudonyme, sans doute), le journal poursuit le compte rendu de la cérémonie :

« Après cet exorde vivement applaudi, M. Darlu aborde son sujet, un sujet bien rabattu, dont il a pourtant su tirer un bon parti. »

Il estime que :

« l'instruction est la première condition de toute activité féconde, qu'elle est un devoir et une nécessité pour tous, qu'elle seule élève à la dignité d'homme, qu'elle est enfin le grand instrument de tout progrès ».

Voilà le but proposé et, pour l'atteindre, le jeune professeur parcourt d'un coup d'œil rapide le vaste champ où se déploie l'activité humaine, prouve l'excellence de sa proposition et la fait ressortir tour à tour des enseignements de la philosophie, de la morale, de l'économie politique et de l'histoire :

« Si ces routes différentes nous conduisent au même but et si la démonstration que nous en faisons aujourd'hui n'est qu'une répétition de celles qui ont été présentées des milliers de fois sous les formes les plus diverses, se peut-il qu'on trouve encore des aveugles qui se méfient de l'instruction et des impies qui la repoussent ?

« Eh bien ! oui, malheureusement, il existe encore des gens qui n'aiment pas l'instruction. Je ne suppose pas qu'aucun la trouve mauvaise pour lui-même ou pour les siens, mais pour les autres, c'est une autre affaire.

« Ceux qui pensent ainsi (le nombre en est grand) sont jaloux de voir le soleil luire pour tout le monde. Ce sentiment égoïste et bas qu'ils devraient comprimer, ou tout au

moins cacher par pudeur, ils en font parade et ils trouvent des gens qui les écoutent sans indignation.

« Il est indispensable de combattre ces funestes penchants et de remporter, non pas seulement une victoire, mais des milliers de victoires et de rester sur la brèche jusqu'à ce que le dernier contradicteur ait disparu. »

Alphonse Darlu le comprend et l'exprime :

« Vous savez comment ces ascètes qui vivaient dans la méditation de la mort en rappelaient constamment le souvenir, en gardaient devant les yeux la terrible image ; nous, qui croyons meilleur de vivre en méditant la vie, ne nous faut-il pas répéter sans cesse les grandes vérités qui l'expliquent et la dirigent ? Ne faut-il pas les faire pénétrer si profondément dans notre esprit qu'elles descendent ensuite dans notre cœur et y allument la foi, cette foi active qui seule est efficace, cette foi qui doit encore aujourd'hui soulever des montagnes ? »

Le public, admis à visiter le nouveau collège après la cérémonie, constate que la construction est loin d'être achevée ; d'ailleurs, un procès avec les entrepreneurs, MM. Marionet père et fils, est pendu devant le tribunal. L'impression générale est que les bâtiments sont trop vastes alors qu'ils sont aujourd'hui devenus trop exigus.

Sa carrière et ses travaux

Alphonse Darlu prend le manteau de la philosophie au hasard de la lecture du *Platon* d'Alfred Fouillée, que lui prête un Bergeracois, son ancien élève Fernand Faure, futur directeur général de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre. Aussi, tout en enseignant avec d'heureux résultats la rhétorique au collège, il se fait en quelque sorte lui-même, et sans maîtres, sans cours et sans autre préparation que la fructueuse méditation de quelques grandes œuvres. Il se présente en 1871 à l'agrégation de philosophie ; il est reçu premier *ex æquo* avec Alfred Espinas. Il est muté successivement aux lycées de Périgueux (vers 1872), d'Angoulême (vers 1874) et de Bordeaux (vers 1880).

A Angoulême, le lundi 9 août 1875, à la distribution solennelle des prix du lycée, il exprime dans un discours d'usage un hymne à la joie chantée par le poète et qui a pour symbole :

une plante brisée
Humide encore de pluie et couverte de fleurs

et dont les plus belles théories ne valent pas la simple définition donnée au seuil des vacances par les rires sonores des élèves éclatant librement et qu'il salue à la grecque :

« Χαίρετε » : réjouissez-vous !

A Bordeaux, le mercredi 3 août 1881, il fait le point à la distribution

des prix du lycée national sur le rôle des études philosophiques dans l'enseignement :

« La philosophie n'est pour nous ni une science ni un art déterminé... Apprendre à penser, c'est la raison d'être, c'est la fin de tous nos exercices... et reprocherait-on à ma pensée un excès de rigueur si je disais que la philosophie est simplement une manière de regarder les choses ? (Elle) affranchit l'esprit... Les études philosophiques dans l'enseignement secondaire n'ont pas un caractère scientifique, (...) elles cultivent l'esprit tout entier, (...) elles achèvent et ferment le cercle des humanités. (L')Université (...) demande au professeur de philosophie de porter joyeusement les couleurs des lettres pour qu'il n'oublie jamais que le professeur de rhétorique est son meilleur ami. J'ai peut-être (...) dans l'apologie de nos études quelque partialité... Messieurs, ne me reprochez pas d'être orfèvre.

« Si M. Josse (1) voulait bien me dire longuement comment il s'y prend pour sertir une pierre... je serais charmé de l'entendre. Mais s'il s'avisait de disserter sur autre chose, c'est alors qu'il faudrait le renvoyer à son magasin ! »

Par la suite, et bien que non issu de l'École normale, on appelle Alphonse Darlu à Paris ; affecté d'abord au lycée Henri-IV, il passe en 1884 au lycée Condorcet.

Il se signale en 1890, le lundi 4 août, par un autre discours, à l'occasion de la distribution solennelle des prix du Concours général, sur les principes de la morale et de l'éducation morale. Il se peint lui-même tout entier en disant aux lauréats :

« ...c'est à vous que nous devons confier nos rêves. Je sens qu'à notre âge nous sommes muets les uns pour les autres, tandis qu'en vous la parole peut avoir un long retentissement. J'aurais voulu seulement que la mienne fut plus forte et qu'elle eût fait apparaître quelque-une de ces idées qui embrasent une jeune âme pour la vie entière. »

En 1894, tout en lui conservant la chaire de Condorcet dont il est titulaire depuis dix ans, on doit presque lui faire violence pour le détacher à l'École Normale de Sèvres. Ses regrets cessent rapidement après la prise de possession de ses fonctions. Désormais, il anime de son esprit ardent tout l'enseignement féminin.

Le samedi 16 avril 1898, il fait une brillante communication à la séance générale des Sociétés savantes, que publie l'Imprimerie Nationale, et prête peu après, à Paris, chez Armand Colin, une brochure in-16 de 78 pages sur M. Brunetière et l'individualisme à propos de l'article : « Après le procès ».

Quelques années plus tard, au résultat de ses notes et de ses observations sur le moral et l'intelligence de ses élèves, il est l'éditeur scientifique de l'ouvrage de Henri Marion : *Etudes de psychologie féminine, Psychologie de la femme* (2).

Enfin, en 1900, lorsque M. Jules Lachelier demande sa retraite, M. Elie Rabier, directeur général de l'Enseignement secondaire, né à Bergerac, l'appelle

(1) Personnage de *l'Amour médecin*, de Molière. On cite souvent la phrase : « Vous êtes orfèvre, M. Josse ».

(2) Paris, 1900, Armand Colin, in-16, 307 pages.

à l'Inspection générale de l'Instruction publique. Cette nomination est accueillie partout avec beaucoup d'enthousiasme et *le Temps* du 15 octobre, sous le titre de « Deux noms à saluer », écrit en sus :

« Il aurait été difficile de (...) donner (à M. Lachelier) un plus digne successeur que M. Darlu dans les fonctions d'inspecteur général de l'Enseignement secondaire. (M. Darlu) a cela de commun avec M. Lachelier de n'avoir pas beaucoup écrit, de s'être scrupuleusement, comme lui, enfermé dans ses fonctions et, comme lui, d'avoir pourtant laissé de son passage une trace profonde et bienfaisante... Félix Pécaut avait discerné son mérite et lui avait fait confier le cours de psychologie à Fontenay, qu'il a gardé depuis, ce qui *lui fit sentir vivement*, a écrit un autre maître qui le connaissait bien, M. Marion, la nécessité pour l'Université d'avoir une doctrine morale et de prendre au sérieux sa responsabilité comme éducatrice du caractère national et de l'esprit public (Grande Encyclopédie) (1).

« Personne n'a plus travaillé que M. Darlu à élaborer cette doctrine morale et personne n'était mieux désigné que lui pour propager dans l'Université, et y aviver encore, la conscience de la responsabilité que sa mission lui confère. Mûri par de longues études, son libéralisme est aussi exempt de faiblesse que de préjugés et de parti-pris. »

Alphonse Darlu eut comme inspecteur général un rôle aussi important que brillant. Seul inspecteur de philosophie, au temps où l'Inspection générale était toute puissante, on peut dire que ce grand travailleur régna sur ce métier pendant vingt ans. Il avait une autorité qu'on n'imagine guère aujourd'hui, à laquelle le caractère solennel de sa personne contribuait quelque peu. On ne l'a jamais vu autrement qu'en redingote. On se sentait enclin à le respecter, surtout quand il était assis à côté de M. Emile Boutroux, au jury d'agrégation, dont il était lui-même vice-président.

Il fut un de ces grands universitaires qui se donnèrent à leur tâche avec tant de cœur après la guerre de 1870 et qui croyaient, avec toute la force d'une conviction religieuse, que la France pourrait se relever et se sauver grâce au développement de ses forces intellectuelles et morales.

*
**

Plein de feu et d'activité, Alphonse Darlu part en retraite en 1920, après avoir manifesté, dans sa dernière tournée, son autorité de chef et son ardeur d'apôtre. Peu après, son cœur vient à fléchir à la suite du grand surmenage d'une double session du jury d'agrégation.

Il accepte la maladie avec la sérénité d'un sage et s'étonne presque d'avoir laissé à tous ceux qui viennent le voir d'aussi profonds souvenirs. Il n'attache plus grande importance aux honneurs de ce monde ni aux éloges qu'on lui adresse. Il déclare son œuvre achevée puisque l'avenir de ses enfants est assuré. Il part sans regrets avec la seule crainte de voir s'obscurcir son cerveau demeuré intact. Il meurt à Paris le jeudi de l'Ascension, le 5 mai 1921, à l'âge de 73 ans, en son domicile, 20, rue de la Terrasse (17^e) ;

(1) C'est ainsi qu'Alphonse Darlu a été amené à faire pour la liberté de conscience des conférences populaires éditées à Paris en 1901, en deux volumes, chez E. Cornely, avec celles de quatre autres auteurs (MM. Ballaguy, Bouglé, Lottin et Rayot).

l'acte de décès mentionne qu'il est officier de la Légion d'honneur (1) et veuf de M^{me} Marie Quentin.

La *Revue de Métaphysique et de Morale* du deuxième trimestre de 1921 lui consacre un article apologétique anonyme :

« Modeste dans la vie, il est resté modeste dans la mort. Il a voulu disparaître dans la tombe sans discours et sans pompe, entouré seulement de sa famille et de ses plus intimes amis. On offenserait sa mémoire en vantant ses mérites. Pour ceux qui le pleurent, il a été (...) la lumière de la conscience, l'exemple du devoir. »

Le Temps du dimanche 8 mai 1921 apprend à ses lecteurs :

« ...la mort de M. Alphonse Darlu, inspecteur général de l'Enseignement, vice-président du jury d'agrégation de philosophie, (qui fut) pendant de longues années maître de conférences à l'école de Fontenay (aux-Roses). Il (a) exercé une grande influence sur l'orientation des esprits, (ayant) à un degré rare le don d'embraser les jeunes âmes (2). Son enchantement pour les idées, son enthousiasme philosophique déterminèrent bien des vocations. La Société française de Philosophie (est née) de son inspiration. »

Et pourtant ce gascon ardent, railleur, stimulateur d'esprit, est aujourd'hui bien oublié. Le temps a jeté sur lui des voiles épais. M. René Morisset, lui aussi inspecteur général de l'Instruction publique, ancien élève, comme Alphonse Darlu, du collège de Bergerac et fils d'un ancien principal de ce collège, constate actuellement que :

« ...s'il a peu écrit, son influence fut grande. (Cependant) on ne trouve aucune trace de Darlu dans les archives du ministère. Voilà une leçon de modestie ! »

Et son collègue M. André Bridoux ajoute :

« De cet oubli, il ne faut ni s'étonner, ni s'affliger. La chose est naturelle et, tous comptes faits, probablement une chose plutôt bonne. J'ai entendu un de mes anciens demander qu'on laissât jouer en sa faveur *la loi bienfaisante de l'oubli*. Tel est aussi le vœu que j'exprime du fond de mon cœur. Je crois que Darlu se serait rallié à notre sentiment. Me rappelant une lettre que j'ai eue autrefois sous les yeux, je me sens assuré que, quand il pensait à lui, c'était comme à un *serviteur de l'Université*. Or, qui ne voit, qui ne sent que les serviteurs d'un si grand corps doivent être et rester anonyme ? Peu importe que les noms s'effacent pourvu que se maintienne vivante l'admirable tradition des professeurs qui a fait si longtemps de l'enseignement de nos lycées une chose unique au monde. »

(1) Le palmarès du lycée national de Bordeaux de 1881 (Bordeaux, Gounouilhou, 142 pages) indique qu'il était officier d'Académie, mais il est probable qu'il a été par la suite promu officier de l'Instruction publique.

(2) Un inspecteur général, M. André Bridoux, fait état de nos jours, sur ce point, de ses souvenirs personnels :

« Sans doute, est-ce à Darlu que je dois mon premier contact avec la philosophie. Quelques années avant 1914, il vint dans la classe où j'étais élève. La leçon du jour portait sur l'idée de cause. Darlu me demanda si je pourrais lui rappeler l'analyse de David Hume. Ce que je lui répondis ne dut pas le satisfaire, car il reprit lui-même la célèbre analyse, mais avec un mouvement et une sûreté qui me donnèrent l'impression d'entrer dans un monde nouveau ; le monde de la philosophie, justement. »

Les fruits de l'enthousiasme de son enseignement

Au fond de lui-même, Alphonse Darlu est toujours resté professeur de lycée. Il avait une très haute idée de l'enseignement de la philosophie et tout particulièrement de l'enseignement de la philosophie dans les établissements secondaires. Il ne voyait pas de plus beau poste qu'une chaire de première supérieure. M. René Hubert, qui a terminé sa carrière comme recteur à Strasbourg et qui a été un brillant professeur de lycée, racontait volontiers qu'au moment de sa nomination en qualité de maître de conférences à Lille, Alphonse Darlu s'écria :

« A quoi pensez-vous ? J'étais sur le point de vous donner une *khagne* à Paris... Maintenant vous n'allez plus faire que des choses sans intérêt. »

C'est ainsi que, malgré l'importance de son rôle d'inspecteur général, c'est certainement dans sa chaire de Condorcet, qu'il regretta toujours, qu'il eut la plus grande influence. Les années qu'il passa dans ce lycée de la rive droite comptent dans l'histoire de l'enseignement français. Peu de maîtres ont eu comme lui le don de communiquer autant de ferveur ; aussi sa classe fut-elle, comme celle de M. Jules Lagneau au lycée Michelet, une classe d'enrichissement intellectuel.

Bien sûr, il eut des élèves exceptionnels : Léon Brunschvicg, Couturat, Elie Halévy, Xavier Léon, Fernand Gregh, Marcel Proust, etc. Il ne leur ménageait pourtant pas ses critiques, tant sur leurs tenues vestimentaires de potaches aux cols cassés et aux boutonnieres fleuries que sur leurs travaux scolaires. Et les plus brillants, les premiers eux-mêmes lui entendaient parfois dire de leurs copies :

« ...conception d'un cerveau malade (*aegri somnia*)... philosophe de Sganarelle... »

Mais, en revanche de ces sévérités, Marcel Proust savait susciter le rire en faisant avec intelligence de parfaits pastiches de son style, des imitations géniales et peut-être admiratives de ses mots, ou de sa voix, ou encore de l'inadaptation distraite de ses gestes machinaux. A cette mimologie s'ajoutait la mise en circulation entre camarades d'un cahier plein d'*inconvenances* ou de pochades rimées, telles que, par exemple :

Pardon, Monsieur, il a donc plu ?
R'gardez la poétique flore
Qui vient d'éclorre
En plein lycée Condorcet,
Que c'en est comme un bouquet !
Qu'est
C'que c'est ?
— Quand je vous l'aurai dit, vous ne vous étonnerez plus :
C'est une classe de Darlu.

Fernand Gregh rappelle :

« l'image de Darlu posant sur la chaire, devant lui, son chapeau haut-de-forme, qu'il prenait toujours comme exemple quand il avait à choisir un objet pour sa démonstration et en faisant sortir toute la philosophie comme un prestidigitateur. »

Le professeur ne se bornait pas à poser des questions, à soumettre de petites abstractions dont il fallait trouver la clé et à éviter toute logomachie. Croyant avec Henri Bergson (le cousin de Marcel Proust) à l'alliance nécessaire de la poésie et de la philosophie, il ne manquait pas de s'intéresser aux premiers vers de ses élèves, parfois d'ailleurs assez heureusement faits. Mais il leur conseillait souvent de les brûler. Représentant par exemple le talent de Leconte de Lisle (qu'il n'aimait pas) par un million, il leur donnait tout au plus quatre ou cinq, allant rarement jusqu'à huit ou neuf, en prétendant, certes, que c'était beaucoup. Afin de les ramener aux bornes de la modération, il faisait la chasse au genre mineur et même minime, à

« toutes les mauvaises manières d'écrire (...) apprises dans les journaux ou les revues, aux métaphores... qui... peuvent plaire au poète, mais que la philosophie ne tolère pas. »

Il avait en horreur les banalités dignes

« (d')un petit journal de province (ou) des colonies »

et ajoutait :

« Peut-être le rédacteur du *Journal de Mozambique* émaille-t-il un article de ces verroteries et les dames de là-bas y reconnaissent leur Chateaubriand... C'est l'écœurante marchandise des petites parfumeuses des lettres... »

Ce qui amène Anatole France à prononcer :

« C'est un joli cerveau. » L'amusant est que lui-même le disait d'Anatole France ; l'un et l'autre d'ailleurs avec une nuance légère de condescendance, un ton quelque peu protecteur (1).

*

**

Alphonse Darlu conserva sur ses élèves un extraordinaire ascendant. Il convient de rappeler que dans sa classe, au lycée, est fondée en 1887 *la Revue verte*, ayant Marcel Proust pour secrétaire-rédacteur. On tire (si l'on peut s'exprimer ainsi) à un seul exemplaire manuscrit, destiné à être détruit après lecture. *La Revue lilas* lui succède en 1888, ainsi nommée parce qu'elle est photocopiee sur des cahiers à couverture mauve. Mais en 1892 les anciens

(1) Fernand Gregh.

élèves (une dizaine, peu s'en faut) publient, sous la direction de Fernand Gregh, le *Banquet* (1), une petite revue littéraire tirant son nom du Banquet platonicien et qui cesse d'exister au huitième numéro ! Enfin, en 1893, Xavier Léon lance la *Revue de Métaphysique et de Morale*, dont Alphonse Darlu rédige de sa propre main l'appel du premier fascicule pour créer l'organe destiné

« entre le positivisme courant, qui s'arrête aux faits et le mysticisme qui conduit aux superstitions, à entretenir la lumière de la raison toujours aussi vacillante que jamais, (et à réunir) ceux en qui elle (brille) silencieusement, comme la lampe des soirs laborieux. »

De cette influence sur ses anciens élèves, M. André Bridoux en témoigne encore de nos jours :

« Entre les années 1930 et 1940, j'ai vécu dans l'intimité de M. Léon Brunschvicg, qui était alors au sommet des honneurs et qui gardait cependant de son ancien maître (Darlu) une déférence entière ; il se considérait toujours comme son élève ; il se référait souvent à lui ; il enviait sa manière libre et forte d'aborder les problèmes ; il se mettait sous sa protection quand il voulait risquer un jugement un peu osé ; c'est ainsi que je puis me rappeler une appréciation fort libre concernant Bergson. »

Quelle carrière parcourue par l'ancien régent de la classe de sixième du collège de Bergerac !

Son influence sur Marcel Proust

Nous devons à Alphonse Darlu la *Revue de Métaphysique et de Morale*, qui a tant contribué à provoquer en France la renaissance de la pensée philosophique ; nous lui devons aussi d'avoir formé de brillants élèves, mais on peut dire, sans conjecturer, que nous lui devons surtout l'œuvre de Marcel Proust. Ce dernier compte parmi la vingtaine des condisciples de sa classe de philosophie en 1888-1889 et remporte le prix d'honneur en fin d'année. Séduit par son professeur auquel *il s'accroche* avec la vivacité de sa sympathie et pris en gré par lui, Marcel Proust, réputé obscur, s'exprime avec clarté pour le faire revivre sous le nom de M. Beulier dans *Jean Santeuil*, une autobiographie romanesque posthume.

Si, dans l'œuvre complexe de l'auteur, il existe le plus souvent par mitose, pour employer un terme de biologie, plusieurs clés pour un seul personnage, si parfois aussi on trouve par synthèse la genèse d'un unique individu à partir de deux personnes distinctes, aucun doute n'est possible en ce qui concerne M. Beulier et c'est réellement, sous un pinceau affectueux, uniquement Alphonse

(1) Librairie Rouquette, 71, passage Choiseul, Paris (2°).

Darlu. Marcel Proust raconte leur premier contact marqué par une mise en retenue (1) :

« *La classe de philosophie.* — Il était huit heures et demie. Les élèves étaient en classe, tous agités parce que leur nouveau professeur de philosophie, M. Beulier, qu'ils ne connaissaient pas encore, n'était pas arrivé.

.....

(Jean) savait que le professeur, M. Beulier, dans la division duquel on ne voulait pas d'abord le placer — « nous craignons, disait M^{me} Santeuil, qu'il n'achève de lui « faire perdre ce qui lui reste de cervelle » — était un grand philosophe, l'esprit le plus profond qu'aient jamais connu les plus intelligents de ses camarades, et il essayait vainement, dans une attente passionnée, avec un grand espoir qu'il ferait du bien à sa pensée lasse de s'analyser sans cesse, de se figurer le grand homme qui tardait tant à venir.

.....

A ce moment apparut tout courant à la porte de la classe un monsieur roux très essoufflé, le cou dans un foulard, avec des lunettes et une serviette. Les élèves (...) se ruèrent sur leurs bancs en une seconde (et) (...) le professeur, en entrant, les vit tous devant lui, (...) disposés en bon ordre et prêts à obéir.

.....

Jean, sans pouvoir bien s'imaginer ce que serait cette classe de philosophie, s'aidait pourtant de phrases de Renan, de Barrès pour en imaginer la douceur désenchantée. M. Beulier commença à parler. Il avait un accent bordelais extrêmement prononcé qui étonna Jean. Il disait « phi-lô-sô-phia », « ni-ai-zeu-rie », en marquant autant l'une que l'autre des quatre syllabes. Sa figure énergique et colorée n'exprimait ni scepticisme, ni dilettantisme, ni caressante douceur. Il parla avec un enchaînement auquel Jean était si peu habitué qu'il éprouva de la fatigue, et, au bout de cinq minutes, cessa de suivre. A aucun moment les doux mots de *vanité de la vie*, de *nirvana* ne vinrent, comme un air connu et doux, rappeler son attention distraite. Et il ne trouva dans toute la leçon aucune de ces images splendides et parfumées auxquelles il aurait pu, pendant cette rude course intellectuelle, faire halte, comme auprès d'un reposoir de fleurs. Bien plus, lui qui savait qu'il n'y a ni bien ni vrai, il fut stupéfait d'entendre cet homme, dont on lui avait vanté le génie, parler du bien, de la vérité, de la certitude, de même qu'il s'étonna de l'entendre parler avec un plaisir visible de certaines inventions mécaniques, de certaines cultures de fleurs, qu'il croyait pouvoir intéresser les seules personnes à qui le royaume de l'esprit était fermé. Pour le royaume de l'esprit, il l'imaginait comme superposé à la terre mais sans que rien de la terre y pénétrât jamais que les parfums, la pitié, la corruption, la mélancolie et les chats. Mais il pensait surtout que les sciences n'offraient quelque intérêt qu'à cette race disciplinée mais barbare, ignorante des muses et des dieux et qu'excitait chaque lundi à de nouvelles découvertes le professeur de mathématiques, parmi les odeurs empoisonnées, les explosions meurtrières des expériences qui rataient toujours, au cri sauvage et déchirant de la craie passant et repassant comme une scie dans ses démonstration hostiles sur le tableau noir. Aussi commença-t-il à douter de la valeur de son nouveau maître quand il l'entendit parler de la loi des interférences, qui est si belle, puis à propos des travaux des abeilles dire d'une voix douce et triste : « Il y a des moments où je me dis que les « savants sont plus heureux que nous de savoir toutes ces choses-là. J'ai souvent pensé « que cela serait très agréable d'être un savant très intelligent, ou même simplement un « curieux, et de connaître à fond toutes ces choses. Il y a des heures où la sagesse de « nos livres nous paraît bien froide à côté de cette vie ardente des abeilles. »

Puis Jean cessa d'écouter et se mit à parler bas avec ses voisins. M. Beulier lui fit signe de ne pas parler. Au bout de quelques instants, il se remit à causer. « Vous aurez « une heure de retenue » dit M. Beulier en le désignant, mais avec tant de calme que Jean, habitué à la violence des autres professeurs, sentit bien que ce n'était pas une vraie punition, mais un simple avertissement.

(1) Cet extrait de *Jean Santeuil*, de Marcel Proust (Editions Gallimard, 1952, tome I, pp. 239 à 246) est reproduit ici avec la généreuse autorisation de l'éditeur.

.....

La classe finie, fier de ses hautes recommandations dont le nom de Santeuil allait faire réapparaître le souvenir dans l'esprit de M. Beulier, il lui dit en souriant : « Monsieur, c'est moi Santeuil, c'est moi que vous avez puni. » M. Beulier ne manifesta aucun étonnement. « Je viens vous demander si vous ne voudriez pas m'ôter ma punition. — Vous « l'ôter, Monsieur ? » demanda M. Beulier avec une extrême douceur. « Eh oui, cela doit « vous ennuyer de venir ici. Je n'aime pas beaucoup les retenues. Vous allez venir demain « pendant une heure faire des choses qui ne vous serviront pas beaucoup tandis que vous « seriez mieux à vous promener avec un ami à Versailles. Vous avez bien raison, je n'aime « pas beaucoup ce système de répression. » — Enfin, se dit Santeuil, ce n'est pas venu du premier coup, mais voilà ma retenue enlevée. « Oui, oui, ce n'est pas une bien bonne chose » reprit-il en regardant Santeuil avec un air affectueux qu'il n'avait pas encore remarqué chez M. Beulier, « Oui, mais comment voulez-vous que je vous l'ôte ? Mais je ne peux pas, « reprit-il avec vivacité. N'est-ce pas, en entrant ici comme professeur, je m'engage à vous « faire travailler tous de mon mieux et je suis responsable des heures où, en causant avec « le voisin ou tout autre distraction, vous ne travaillez pas. Or, je ne peux pas changer la « discipline. Elle est maintenue à l'aide de retenues. Vous avez parlé. Je vous ai averti, « vous avez reparlé, vous avez une retenue. Je ne peux rien faire à cela, bien entendu. « Mais peut-être avez-vous une raison, un devoir important à remplir jeudi ? Alors c'est « autre chose. — Non, Monsieur, dit Santeuil en rougissant. — Eh bien alors, vous viendrez « jeudi en retenue, n'est-ce pas ? Eh, mais l'heure avance ; c'est peut-être, pour vous comme « pour moi, le moment d'aller déjeuner. » Et, prenant rapidement congé de Santeuil, M. Beulier disparut en courant.

Malgré le mauvais départ de la mise en retenue, l'élève et le maître apprennent peu à peu à se connaître ; ils ne cessent de se revoir et de s'aimer. Le proviseur du lycée, M. Jallu, dit un jour à M^{me} Adrien Proust, la mère de Marcel :

« Votre fils peut dire qu'il a l'estime de son professeur ! J'ai causé longuement de lui à Darlu ; il m'en a parlé en des termes !... »

De son côté, l'élève, avec sa finesse native d'analyse et d'observation, sa profonde culture et sa mémoire prodigieuse des images et des dialogues, écrira plus tard les scènes suivantes devenues classiques du « petit Noël », de la servante Mariette et du cadeau du Nouvel An (1) :

Monsieur Beulier. — M. Beulier ne pensait jamais que pour dire la vérité et ne parlait jamais que pour dire sa pensée. Aussi Jean cherchait-il à provoquer et recueillait-il avec une avidité respectueuse les opinions de M. Beulier sur toutes choses. Un esprit profond donne si bien le sentiment qu'en lui sont les lois auxquelles obéit la réalité que les réponses modestes et hésitantes de M. Beulier étaient plus certaines que des arrêts, plus pleines d'avenir, de réalité, de sens, de vie que les oracles et les prophéties. Il les commentait sans cesse et les rappelait volontiers. Un jour, une triste veille de Noël, M. Beulier, au commencement de la classe, dit à ses élèves d'une voix douce : « C'est demain Noël, nous allons le fêter « à notre manière. Je vous lirai des contes. » Les rois mages, en portant le nard, l'encens et la myrrhe, ne répandaient pas autour d'eux plus de douceur que n'en répandirent ses paroles dans le cœur de Jean. Jusqu'ici il n'avait pas cru raisonnable de cesser de travailler

(1) Ces autres extraits de *Jean Santeuil*, de Marcel Proust (Editions Gallimard, 1952, tome 1, pp. 327 à 334) sont reproduits ici avec la généreuse autorisation de l'Éditeur.

un jour plutôt qu'un autre. Célébrer Noël lui semblait une puérité. Tous les jours étaient pareils. Aussi ne lui plaisaient-ils pas. Par ces mots si simples, qui prenaient de la sévérité d'un esprit qui n'obéissait jamais qu'à la raison une irrésistible autorité, M. Beulier unissait par un fil invisible ce jour banal de demain au jour mystérieux où Jésus naquit dans la crèche. La puissance de la raison accordait librement le droit à la fantaisie dans le travail. C'était un peu de poésie versée dans les jours de Jean, la douceur permise à l'imagination de rêver, de n'être pas trop raisonnable. Le lendemain matin, Jean se fit acheter l'*Echo de Paris*, où il y avait un conte d'Anatole France et un petit brin de gui qu'il trempa dans un verre sur sa table. « C'est mon petit Noël » dit-il à sa mère avec la modération d'un philosophe et la douceur d'un poète.

*
*
*

Quelques jours avant le Jour de l'an, Jean, en allant prendre sa répétition chez M. Beulier, lui dit en rougissant qu'il lui apportait un petit cadeau de Jour de l'an. C'était un tout petit buste d'Hercule de la Renaissance italienne. M. Beulier l'accepta avec plaisir. Il parla d'Hercule à son élève, de l'effort qu'il incarne, du travail. Puis il sonna Mariette, son unique servante, bonne fille de campagne au visage rouge et gros sous ses cheveux gris et qui faisait la cuisine et le ménage de M. Beulier, mais lui apportait aussi, quand il ne voulait pas se déranger du travail, ses livres et ses revues, possédait dans son étroite cervelle bosselée comme une marmite, à côté des mots sans gloire de fourneau, de lessive ou de soupe, les noms plus nobles et non moins usuels pour Mariette de Platon, d'Hegel et de Denys d'Halicarnasse. Familiarisée par une habitude quotidienne avec les tomes divers, elle les prenait à leur place dans la bibliothèque sans hésitation, les apportait à son maître avec soin, d'une main prudente et sans respect. Alors elle les posait sur la table, ce qui les distinguait nettement pour elle, comme l'encrier, le café noir et les cure-dents, des chaussons et des chaussures qui, choisis aussi d'après une indication plus vague, « la paire que j'ai mise hier », sur un rayon moins nombreux, devaient être au contraire posés contre la cheminée, devant la table, à terre.

M. Beulier ayant sonné, Mariette entra : « Voudriez-vous me donner, dit-il, un livre « jaune, en bas de ma bibliothèque, à gauche ? Il y a écrit au dos : *Bible de l'Humanité*. » Mariette connaissait bien, pour l'avoir fait souvent pénétrer dans le cabinet de travail, la *Bible de l'Humanité*, dans le sens où les domestiques disent qu'ils connaissent bien « M. le duc de S... » pour l'avoir souvent annoncé. Aussi tant de mots « un livre jaune « au dos duquel il y a écrit... etc. » étaient-ils inutiles. Mais M. Beulier avait gardé ce luxe ancien d'explications, qui datait de l'époque où Mariette n'avait pas encore l'habitude « des livres de Monsieur, qui étaient plus longs à connaître que son linge ». Il n'avait pas su le restreindre au fur et à mesure des progrès de sa bonne dans la connaissance des grands philosophes et disait encore « un livre où il y a écrit sur le dos... » au lieu de « qui s'appelle... » ; locution plus abstraite mais dont elle eût aisément pénétré la figure. Il n'y avait que pour les livres absolument courants qu'il s'était mis avec elle sur un pied plus simple. C'est ainsi qu'il disait toujours : « Mariette, le *Novum Organum* » ; « Mariette, *la Critique de la Raison pure* » ; et si, pendant qu'à genoux devant les bûches elle soufflait le feu, elle entendait un élève matinal demandant à M. Beulier des explications pendant qu'il finissait son café, prononcer le nom auguste mais familier pour elle de Spinoza, sans se relever mais déposant son soufflet elle demandait à M. Beulier : « Est-ce que « Monsieur veut l'*Ethique* ? »

« Mariette apparut au bout d'un instant portant la *Bible de l'Humanité*, où M. Beulier lut à Jean les pages admirables où Michelet célèbre le Travail en Hercule. Quand M. Beulier fut arrivé à la fin et qu'il eut prononcé les derniers mots : « ...il m'a servi « mieux qu'un meilleur peut-être. Je mourrai riche sinon d'œuvres au moins de grandes « volontés. Je les dépose aux pieds d'Hercule », un flot de larmes monta aux yeux de Jean.

« Hé oui, tant de richesse est bien belle, lui dit affectueusement M. Beulier ; et pourtant « la simplicité a son charme aussi. » Il sonna de nouveau Mariette, se fit donner les *Mémoires*, de Xénophon, et lut l'histoire de cette famille qui s'ennuyait, trouvait la vie mauvaise, vivait dans la division, et que Socrate rendit non seulement utile, mais sage,

heureuse et bonne en la faisant travailler. Après les pages de Michelet, la simplicité nue, la sécheresse de ce récit causèrent à Jean quelque déception. « Non, lui dit M. Beulier, « ce n'est pas moins bien, c'est autre chose, dame, il y a bien des choses, n'est-ce pas, « l'Antiquité n'est pas le dix-neuvième siècle. Mais c'est aussi admirable. On n'écrira plus « jamais ainsi. C'est tout à fait simple et pourtant tout est dit. C'est une époque où on ne « développait pas ses idées, on les présentait ainsi sans les ouvrir, sans faire sortir tout « ce qu'elles contenaient. Le duvet, la fraîcheur n'en étaient pas ôtés. » A la place où son maître avait semé un seul mot, Jean, le cultivant avec amour, trouvait au bout de quelque temps une idée florissante. Il trouva plus tard, quand il le relut, plus de charme qu'il n'aurait cru dans le récit de Xénophon. Il y revint souvent dans la suite et, quand il avait dans sa chambre des amis intelligents et qui n'étaient point trop pressés, prenant involontairement par moments la voix chantante de M. Beulier, il aimait bien le leur dire.

.....

C'était quelques jours avant le Jour de l'an que Jean avait apporté le petit buste à M. Beulier. La veille du Jour de l'an, M. Beulier vint chez Jean lui donner sa répétition et lui dit : « Moi aussi je vous ai apporté des étrennes. » C'était un livre de Joubert. Pendant deux heures, M. Beulier le lut avec Jean ; quand ils l'eurent fini et qu'il lui eût donné rendez-vous pour le soir, pour se mettre au travail qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire, au moment où Jean, regardant le livre, disait : « Aucun cadeau ne m'a fait plus « de plaisir », M. Beulier reprit le livre, le mit dans sa serviette et ne le rapporta jamais. En ayant donné tout le sens, l'âme, le secours moral à Jean, il lui avait tout donné. C'est là qu'était le présent inestimable et pur. Mais il lui avait fait un don plus précieux, en ajoutant ainsi au mince trésor des idées et des sentiments de Jean cette nouveauté rare et charmante, d'un don tout spirituel, d'étrennes qui se disaient sans modestie, ni précautions oratoires des étrennes, et qui n'avaient rien coûté, qui ne consistaient en rien de matériel ni de vulgaire. Le geste si simple de M. Beulier en reprenant le livre eut à jamais pour Jean la douceur de certaines paroles de l'Evangile qui ne disaient pas seulement le mépris des richesses et l'irréalité de la matière, mais qui en étaient empreintes, parce qu'elles laissaient échapper, comme un parfum, une essence naturellement supérieure à ces choses-là et plus fine. Cette essence d'âme, toute la personne de M. Beulier en était comme enduite, comme certains personnages du Titien sont comme enveloppés d'une beauté qui est la beauté de la peinture, et aussi de la vie, et qui nous donne tant de joie à les regarder.

Aussi cet homme plus que mal habillé, qui ne savait ni saluer, ni entrer dans un salon, donnait à toutes ses manières quelque chose de saisissant et de doux que n'auraient pas eu les manières d'un prince. Il n'était ni beau ni laid, mais Jean regardait ses joues rouges, son nez fort, ses mains gonflées de veines avec un respect si tendre que, si la froideur de M. Beulier ne l'en eût éloigné, il les eût embrassés avec des précautions infinies comme les joues, le nez, les mains de sa mère. Et l'âme conserve ainsi tellement le corps dans lequel elle reste, si vive, et que jamais l'amour-propre, la prétention, le vice, rien d'autre que la pensée et le cœur n'avaient touchés, comme un grain de sel dans un peu de viande la rend longtemps saine et pure, que dans la suite quand chaque année Jean allait voir M. Beulier, il le trouvait sans doute un peu vieilli, mais il y avait toujours dans la joie soudaine qu'il avait de revoir Jean, tant de gaieté, de chaleur, d'ardeur absolument désintéressée à rendre service, sans aucune considération du profit ou de l'honneur que cela pourra donner, considération qui vient contaminer l'âme de millions dès la vingtième année, que c'était en présence d'un jeune homme tout à fait enfantin que Jean se retrouvait. Son corps pouvait bien s'user comme une vieille robe de chambre, mais cela ne faisait pas partie de lui. Et si son âme ne pouvait pas secouer loin d'elle le corps, du moins comme une eau souterraine mais voisine, dans toute la fraîcheur active de la personne elle trahissait sa présence, jusque dans le bassin miroitant, fluide, sans cesse accru des yeux souriants où elle venait de déborder.

*
**

Ces textes sont longs, sans doute, mais ils sont agréablement longs. D'ailleurs, devant leur unicité, il est très difficile de détacher des analectes de Marcel Proust sur le professeur

« que de sa vie tout entière il a le plus admiré ».

Ne resta-t-il pas

« toujours persuadé que M. Darlu était un plus grand homme que M. Renan ou M. Taine, quelque grands qu'ils eussent été ».

Référons-nous aux réponses fort significatives données par lui, à l'âge de vingt ans, aux questions posées dans l'album de M. Waterman :

Mes poètes préférés : Baudelaire et Alfred de Vigny.

Mes compositeurs préférés : Beethoven, Wagner, Schumann.

Mes peintres favoris : Léonard de Vinci, Rembrand.

Mes héroïnes dans l'histoire : Cléopâtre.

Mes héros dans la vie réelle : M. DARLU, M. Boutroux.

L'adolescence de Marcel Proust s'est prêtée

« un moment aux passions intellectuelles »

et sa vie resta longtemps

« comprimée entre la maison de ses parents, la maison de M. Darlu, le lycée »

et la Faculté, puisqu'après les simples prolégomènes du baccalauréat il se croit destiné aux études philosophiques dont il redoute l'arcane terminologie, mais pour lesquelles son style est particulièrement approprié par des dispositions naturelles. Il affronte avec succès l'enseignement supérieur et se classe, à la grande joie d'Alphonse Darlu, vingt-troisième, avec cent dix-huit points à la licence ès lettres, en philosophie, à la session de mars 1895, à Paris.

Puis, après une lente maturation de ses idées,

« la destinée va le prendre par la main et le faire changer de chemin ».

Il se dirigera *du côté de Guermantes* et fréquentera le *monde-monde* ; enfin, donnant carrière à sa vocation, il *entrera en littérature* pour devenir un maître et remporter le prix de l'Académie Goncourt en 1919.

Mais croyons avec André Maurois qu'indiscutablement Alphonse Darlu eut sur lui

« une profonde et durable influence. Dans ses cours consacrés à la réalité du monde extérieur, il avait une manière poétique d'exposer le sujet qui permit plus tard à Proust »,

selon André Thibaudet :

« d'incorporer au roman tout un domaine et même un style qui n'appartenaient jusqu'alors qu'aux philosophes ».

Et par la suite, conclut André Maurois,

« Proust lut Renouvier, Boutroux, Bergson, mais il tint toujours Darlu pour son maître et ce fut Darlu qui déclencha cette longue méditation sur l'irréalité du monde sensible, sur la mémoire et sur le temps, qui est la *Recherche du Temps perdu* ».

En feuilletant le Livre d'Or. .

(9 décembre 1962)

A l'Association qui n'a pas oublié son Principal du début du siècle, aux amis que je ne connaissais pas encore et qui m'ont accueilli comme l'enfant prodigue, j'adresse mes vœux les plus chaleureux et la promesse d'une fidélité qui ne faiblira pas.

René MORISSET.

Un ancien du lycée de Nice apporte son salut fraternel aux anciens du lycée de Bergerac.

Félix HENRY (sous-préfet).

Heureux de ce pèlerinage « aux sources » que je souhaite retrouver le plus longtemps possible.

Docteur Pierre DUPUY.

En espérant un pèlerinage annuel à la « Maison Romaine » (de Nîmes) sous la conduite de M. Barthe.

René CALVÈS.

Avec beaucoup d'émotion je retrouve ce vieux bahut, des anciens amis et des nouveaux et combien d'heureux souvenirs.

Jean PARIS.

Les élèves passent... ils vieillissent ! Le collège, lui, ne vieillit pas, il reste toujours le même.

Paul MASMONTET.

C'est toujours avec un immense plaisir que nous nous retrouvons dans ce vieux collège. Cela m'arrive si rarement !

Commandant Jean FORIE.

Je me réjouis de constater qu'avec les ans le Bulletin se complète et se rajeunit. Les réunions sont bien suivies et la vitalité de l'Association est certaine. Les anciens élèves bien choisis, acceptant de venir à Bergerac assurer la présidence des banquets, apportent leur autorité, leur expérience et la bonne tenue des banquets. Mes remerciements vont à tous avec ma forte reconnaissance.

Camille BRASSEM.

LES PALMARÈS

Depuis la Libération, nos jeunes « scholars » ignorent l'existence des palmarès, ces petites brochures diaprées qui sortaient des presses de nos imprimeurs bergeracois à l'occasion des distributions solennelles des prix.

Certes, le collège est devenu lycée, mais on n'en a pas pour cela rétabli la tradition de l'édition des palmarès, perdue maintenant depuis plus de vingt ans ; chaque élève en recevait un exemplaire, même s'il n'était pas nommé, et tout lauréat emportait le sien qui venait augmenter le nombre de ses volumes de prix.

Le premier palmarès connu de notre collège-lycée est celui de 1875 ; c'est la raison pour laquelle remonte à cette même date le rappel des prix d'honneur en mathématiques, philosophie ou première.

Des recherches ont permis de rétablir la chronologie de nos palmarès, avec les noms de leurs imprimeurs :

1875 à 1877 : Imprimerie et Lithographie Faisandier, 18, rue Bellegarde.

1878-1879 : ces deux palmarès manquent tant dans les archives du collège que dans les archives municipales de Bergerac.

1880 à 1884 : Imprimerie et Lithographie administratives Armand Froment, place du Pont.

1885 : Imprimerie Boisserie Frères, 15 et 17, Grand-Rue.

1886 : Imprimerie Froment.

1887 : Imprimerie Eymar La Peyre.

1888-1889 : Imprimerie Boisserie.

1890-1893 : Imprimerie Générale du Sud-Ouest (Vve E. Maury).

1894 : Imprimerie de l'Indépendant, 13, rue Candillac.

1895 : Imprimerie H. Denoux, place du Pont.

1896-1899 : Imprimerie Générale du Sud-Ouest (J. Castanet), 3, rue Saint-Esprit.

1900 : Imprimerie de l'Indépendant, boulevard Victor-Hugo.

1901-1902 : Imprimerie de l'Indépendant, en face le Jardin Public.

1903 à 1924 : Imprimerie de l'Indépendant.

1925 : Imprimerie Artistique (J. Pouget), 17, rue Thiers.

1926 : Imprimerie de l'Indépendant.

1927 à 1931 : Imprimerie Artistique.

1932-1934 : Imprimerie Générale du Sud-Ouest (J. Castanet).

1935 à 1939 : Imprimerie Générale du Sud-Ouest (H. Trillaud).

1940 : Pas de palmarès. Deux exemplaires ont été dactylographiés par le Secrétaire général de l'Association des Anciens Elèves d'après un manuscrit.

1941-1942 : Imprimerie Générale du Sud-Ouest (H. Trillaud).

Le palmarès de 1942 est le dernier qui existe. Depuis 1943, c'est la nuit obscure, on n'imprime plus rien. Un texte en plusieurs exemplaires est tapé à la machine à écrire dont un est réservé à l'Association des Anciens Elèves, qui le dépose l'année suivante aux archives de la Ville de Bergerac.

Notre Amicale recherche les palmarès de 1875 à 1879, de 1881 et 1882, de 1884 à 1888 et de 1890 à 1893; c'est dire qu'il manque seize numéros. Les camarades sont priés de nous aider à reconstituer cette collection inestimable qu'il faudrait soigneusement relier. On y trouve toutes sortes de précieux renseignements : c'est l'histoire vivante du collège avec les noms des professeurs disparus, ceux des élèves et leurs prénoms qu'on ignore si souvent pour reconstituer la légende d'un groupe photographique, etc. On y lit avec beaucoup d'intérêt le texte des discours d'usage prononcés par nos vieux maîtres, et combien de camarades, curieux du passé, viennent consulter avec émotion les feuilles jaunies et rajeunissantes de ces brochures éternellement vivantes.

NÉCROLOGIE

- COUQUET (Henri), décédé à Montcaret le 7 septembre 1962, à l'âge de 80 ans.
 DE LATOUR (Robert), décédé à Monpazier le 17 novembre 1962, à l'âge de 81 ans.
 LACOMBE (Henri), décédé à Bergerac le 2 décembre 1962, à l'âge de 49 ans.
 DELANE (Roger), décédé à Bergerac le 25 février 1963, à l'âge de 65 ans.
 LASCAUD (René), décédé à Blois le 18 mars 1963, à l'âge de 62 ans.
 CARIVEN (Georges), décédé à Bergerac le 29 mai 1963, à l'âge de 42 ans.
 DENOIX (Henri), décédé à Bergerac le 31 août 1963, à l'âge de 86 ans.

Rappel des Souscripteurs perpétuels décédés

- | | |
|-------------------------------|---------------------------------|
| ALLARD Henri (1886-1956) | HAYTON Enrique (1871-1953) |
| BÉNEY Robert (1897-1958) | LIONNET Edmond (1870-1944) |
| BERNARD Ambroise (1880-1962) | MATTER Paul (1872-1959) |
| CANTELAUVE Albert (1867-1939) | DE MADAILLAN Pierre (1891-1958) |
| CARMILLE René (1886-1945) | MIRABEL Roger (1891-1950) |
| DEJOUAS René (1891-1959) | MORIZE Marcel (1894-1939) |
| FABRE Albert (1879-1955) | NADAUD Pierre (1888-1944) |
| FOURNIER Charles (1892-1955) | NOUVEL Ernest (1869-1946) |

B.M. de BERGERAC
3 2190 00063875 0

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU SUD-OUEST (H. TRILLAUD ET C¹⁰) BERGERAC

Dépôt légal du 4^e trimestre 1963 (N^o 631)



CE BULLETIN EST TIRÉ HORS COMMERCE
A SIX CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS
AUX SEULS MEMBRES DE L'ASSOCIATION
